

*Handwritten text on a small paper label, possibly "Bibl. Ca. 1700"*

D1  
4363

LB  
154760



012  
E. h. 19.



Montesquieu, Charles Louis de  
Secondat de:

L E

TEMPLE

D E

G N I D E.

LE MUET BABILLARD.

E T

LA SIMPATHIE FORCÉE.



A U T R E C H T

Chez ETIENNE NEAULME;

MDCCXXXIII.

*Not on A la...*



W. Montezuma  
Banco 10, 6/7



III

L 407





# P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

**U**N Ambassadeur de France à la Porte Ottomane, connu par son gout pour les lettres, ayant acheté plusieurs Manuscrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuscrits m'étant tombez entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la Traduction.

Peu de Poëtes Grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils ayent péri dans la ruine des Bibliothèques,

A 2

ques,



ques, ou par la négligence des Familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces Tre-fors. On a trouvé des Ouvrages jusques dans les Tombeaux de leurs Auteurs ; & ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne ressemble à aucun Ouvrage de ce genre que nous ai-ons.

Cependant les regles, que les Auteurs des Poëriques ont prises dans la nature, s'y trouvent obser-vées.

La description de Gnide, qui est dans le premier Chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait pour ainsi dire naître le Poëme ; qu'elle est non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même : bien differente de ces descriptions que les anciens ont tant blâmées, qui sont étrangères & re-



## P R E F A C E. 5

recherchées : *Purpureus latè qui splendet, unus & alter assuitur pannus.*

Les Episodes du second & du troisième Chant naissent aussi du sujet ; & le Poète s'est conduit avec tant d'art , que les ornemens de son Poème en font aussi des parties nécessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrième & le cinquième Chant. Le Poète , qui devoit faire reciter à Aristhée l'histoire de ses amours avec Camille , ne fait raconter au fils d'Antiloqué ses aventures , que jusques au moment qu'il a vû Thémire , afin de mettre de la variété dans les recits.

L'histoire d'Aristhée & de Camille est singulière , en ce qu'elle est uniquement une histoire de sentimens.

Le nœud se forme dans le sixième chant ; & le denouement se fait très heureusement dans le septième , par un seul regard de Thémire.

Le Poète n'entre pas dans le

A 3

détail



détail du racommodement d'Aristhée & de Camille : il en dit un mot , afin qu'on sçache qu'il a été fait ; & il n'en dit pas davantage , pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuse.

Le dessein du Poëme est de faire voir , que nous sommes heureux par les sentimens du cœur , & non pas par les plaisirs des sens ; mais que notre bonheur n'est jamais si pur qu'il ne soit troublé par les accidens.

Il faut remarquer que le Chants ne sont point distinguez dans la traduction : la raison en est que cette distinction ne se trouve pas le Manuscrit Grec , qui est tres ancien. On s'est contenté de mettre une Note à la marge au commencement de chaque chant.

On ne sçait ny le nom de l'Auteur , ni le tems , auquel il a vécu : tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho ; puis qu'il en parle dans son ouvrage ;



# P R E F A C E. 7

ge : il y a même lieu de croire, qu'il vivoit avant Terence, & que ce dernier a imité un passage qui est à la fin du second chant. Car il ne paroît pas que nôtre Auteur soit Plagiaire; au lieu que Terence a volé les Grecs, jusqu'à inserer dans une seule de ses Comedies deux pieces de Menandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'Original à côté de la Traduction : mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part, & d'attendre les sçavantes Notes qu'un homme d'érudition y prepare, & qui seront bien tôt en état de voir le jour.

Quant à ma Traduction, elle est fidelle; j'ai crû que les beautez qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des beautez; & j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée.

J'ay été encouragé à cette Traduction, par le succès qu'a eu cel-

A 4 le



le du Tasse : celui qui l'a faite ne  
trouvera pas mauvais que je coure  
la même carrière que lui ; il s'y  
est distingué d'une manière à ne  
rien craindre de ceux même à qui  
il a donné le plus d'émulation.



L E



L E  
T E M P L E  
D E  
G N I D E.



ENUS préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olimpe, sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vûe, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée, qu'inspire la présence des Dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine, qui sort de ses cheveux parfumez d'ambrosie.

La ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printems éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y

A 5

paix



paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner, que pour répandre par tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Après de la Ville est le Palais de Venus: Vulcain lui-même en a bâti les fondemens; il travailla pour son infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais; il n'y a que les Graces, qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Diamans y brillent de toutes parts: mais j'en peints les richesses, & non pas les beautés.

Les Jardins en sont enchanterez: Flore & Pomone en ont pris soin; leurs Nymphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille; les Fleurs succèdent aux fruits. Quand Venus s'y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux: mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Venus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide; ses Nymphes se confondent avec elles; la Déesse prend part à leurs jeux; elle se dépouille de sa Majesté; assise au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs



cours la jöye & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs, le Berger vient les cuëillir avec sa Bergere : mais celle qu'elle a trouvée, est toujours la plus belle; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergères fugitives: il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nymphes approchent de ses bords, il s'arrête; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle; quelque fois il se souleve, pour l'embrasser mieux; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots; & charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide; jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines : l'amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin de-là est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux.

On



On y sent une fraïeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure de Dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour on monte une petite colline, sur laquelle est le Temple de Venus: l'Univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Venus vit pour la première fois Adonis : le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi, dit-elle, j'aimerois un mortel ! hélas je sens que je l'adore : quoiqu'il ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les amours, lorsque piquée d'un défi téméraire, elle les consulta avec les Graces. Elle étoit en doute, si elle s'exposeroit nue aux regards du Berger Troyen : elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses Nymphes la parfumèrent; elle monta sur son char traîné par des Cignes, arriva dans le Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ses regards errèrent & moururent : la Pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse; il voulut parler, & son désordre decida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Pſichée vint avec sa mère. L'amour, qui voloit autour des lambris dorez, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse; je ne puis soutenir mon arc  
ni



ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Pſichée: Ah! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le Dieu des plaiſirs.

Lorsqu'on entre dans ce Temple, on ſent dans le cœur un charme ſecrèt, qu'il eſt impoſſible d'exprimer: l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens, que les Dieux ne ſentent eux mêmes, que lorsqu'ils ſont dans la demeure celeſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout ce que l'art a pû imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par tout orné de peintures, qui ſemblent respirer. On y voit la naiſſance de Venus; le raviſſement des Dieux, qui la virent; ſon embaras de ſe voir toute nue; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déeſſe. Le Peintre a représenté le Dieu ſur ſon char, fier & même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes: il ſourit à Venus; vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs ſont des guirlandes dont ils lient les deux amans: leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſoupirent & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les amours, qui



qui se jouient autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le Peintre a représenté les Noces de Venus & de Vulcain: toute la Cour celeste y est assemblée: le Dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joie commune: elle luy donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards, qui portent à peine; & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon, qui fait la cérémonie du Mariage. Venus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle, les Dieux sourient; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse: elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cerés que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Venus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin delà, on le voit qui l'enleve, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule: la Déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent: sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain repare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'à l'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit, que l'hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire:  
il



il est charmé de la voir s'éloigner. Les Dées-  
ses joient entr'elles : mais les Dieux paroif-  
sent tristes ; & la tristesse de Mars a quel-  
que chose d'aussi sombre , que la noire  
jalousie.

Charmée de la Magnificence de son  
Temple, la Déesse elle-même y a vou-  
lu établir son culte : elle en a réglé les cé-  
rémonies ; institué les Fêtes ; & elle y  
est en même tems la Divinité & la Pré-  
tresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute  
la Terre , est plustost une profanation , qu'une  
Religion. Elle a des Temples, où toutes  
les filles de la Ville se prostituent en son  
honneur, & se font une dot des profits de  
leur dévotion. Il y en a d'autres, où cha-  
que femme mariée va une fois en sa vie se  
donner à celui qui la choisit, & jette dans  
le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y  
en a d'autres, où les Courtisannes de tous  
les pays, plus honorées que les Matrones,  
vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où  
les hommes se font eunuques, & s'habillent  
en femme, pour servir dans le Sanctuaire,  
consacrant à la Déesse & le sexe qu'ils n'ont  
plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide  
eût un culte plus pur, & lui rendît des  
honneurs plus dignes d'elle. Là les facri-  
fices sont des soupirs, & les offrandes un  
cœur tendre. Chaque Amant adresse ses  
vœux à sa Maîtresse, & Venus les reçoit  
pour elle.

Par



Par tout où se trouve la Beauté, on l'adore comme Venus même : car la Beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le Temple, demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablés des rigueurs de leur maîtresse, viennent soupirer dans le Temple : ils sentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flatteuse espérance.

La Déesse qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse ; comme on adore les décrets des Dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même : car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple : ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie, & les fait estimer au prix que l'imagination toujours prodigue y fait mettre.

Mais



Mais jamais dans ces lieux fortunez elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naif, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment, auquel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amants qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phedre & Ariane, qui mêlez d'amour & de haine servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'Empire de Jupiter.

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Venus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur priere à Venus. Elles y expriment des sentimens naifs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonté, disoit une d'elles, ma flâme pour Tirsis est éteinte : je ne te demande

B

pas



pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus : j'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes les filles & les jeunes garçons viennent reciter des hymnes en l'honneur de Venus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa Maitresse, chantoit ainsi, Amour, lorsque tu vis Pfiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits, dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentoies mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vû tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vû Themire, & j'en ai aimée, je l'ai vûe encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; mais que de viendrois-je, si Venus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces.

Nous irons dans le Temple; & jamais il n'y fera entré un Amant si fidele: nous  
irons



irons dans le Palais de Venus; & je croirai que c'est le Palais de Themire: j'irai dans la Prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein: peut-être que je pourrai la conduire dans le Boccage, où tant de routes vont se confondre; & quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser & ce baiser me rendra si hardi . . . . L'amour qui m'inspire me défend de reveler ses mysteres.

Il y a à Gnide un Antre sacré que les Nymphes habitent, où la Déesse rend ses oracles: la terre ne mugit point sous les pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête; il n'y a point de Prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie: mais Venus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs esperances ni de leurs craintes.

Une Coquette de l'Isle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens; elle fourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisième, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art; le son de sa voix étoit impo-  
 steur comme ses yeux. O ciel, que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies Amantes! Elle se présenta à l'Oracle, aussi fiere que les Déeses: mais soudain nous entendimes une voix, qui sortit du Sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je règne



avec la candeur ? Je vais te punir d'une manière cruelle : je te laisserai le cœur comme il est ; tu appelleras tous les hommes que tu verras , ils te fuiront comme un ombre plaintif , & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisane de Nocretis vint ensuite , toute brillante des dépouilles de ses amans : Va , dit la Déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même , tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches , qui les demandent & qui s'en d'égoutent ; va leur montrer des charmes , que l'on voit soudain & que l'on perd pour toujours : tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche , qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes , dit la Déesse , une chose que je ne sçaurois faire , quoique je sois la Déesse de l'amour. On achete des beautés , pour les aimer ; mais tu ne les aime pas , parce que tu les achètes : tes trésors ne seront point inutiles ; ils serviront à te dégouter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride , nommé Aristée , se presenta ensuite : il avoit vû à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperduement amoureux : il sentoît tout l'ex-  
cès



cès de son amour; & il venoit demander à Venus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse; tu sçais aimer, j'ay trouvé Camille digne de toi: j'aurois pû la donner au plus grand Roy du monde; les Rois la meritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Themire. La Déesse me dit, Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toy; mais que veux tu que je fasse; je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Themire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander: faites que Themire ne pense qu'à moy; qu'elle ne voye que moi; qu'elle se reveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espere dans mon absence; que toujours charmée de me voir; elle regrette encore tous les momens qu'elle a passez sans moi.

Il y a à Gnide des jeux sacrez, qui se renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. La les Bergeres sont confondûes avec les filles des Rois: car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Venus y préside elle-même; elle decide sans balancer, elle sçait bien qu'elle est la Mortelle heureuse, qu'elle a le plus favorisée.

Helene remporta ce prix plusieurs fois: elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par



le fils de Priam; elle triompha enfin l'orſque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'eſperance: ainſi ce Prince, au jugement de Venus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théeſée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vû que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Iſle de Lesbos; & elles ſe diſoient l'une à l'autre, je me ſens toute émue; il n'y a rien de ſi charmant que vous: ſi Venus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautez de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet; rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faiſoit voir, ou promettoit un beau corps: & les Dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'Iſle de Chypre. Nous avons, diſoient-elles, paſſé notre jeuneſſe dans le Temple de Venus, nous lui avons conſacré notre virginité & notre pudeur même; nous ne rougiſſons point de nos charmes: nos manieres, quelquefois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui ſ'alarme ſans ceſſe.

Je



Je vis les filles de la superbe Lacédémone : leur robe étoit ouverte par les côtes depuis la ceinture, de la manière la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes , & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la Patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages , vous sçavez conserver des dépôts précieux ! Vous vous calmates lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide ; & lorsque cinquante beautés s'en partirent de Colchos , & se sont confiées à vous , vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux Déeses : toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles , qui avoient présenté à Venus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même , plus distingué par son amour que par la pourpre Royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps , & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il , je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sçûe que de Venus & de moi ; mon bonheur seroit plus grand , s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine , quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune , montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté , & demandez des Autels.

Auprès de-là étoient vingt Babylonniennes : elles avoient des robes de pourpre



brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient , pour preuve de leur beauté , les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte , qui avoient les yeux & les cheveux noirs : leurs maris étoient auprès d'elles , & ils disoient : Les Loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort , que celui des Loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir , que l'on obéit aux Dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerez à Gnide , qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison , auprès d'un mari tranquille , qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors , doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante , qui envoit ses vaisseaux au bout de l'Univers , les ornemens fatiguoient leur tête superbe ; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beutez vinrent des lieux où commence le jour ; elles étoient filles de l'Aurore , & pour la voir elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient  
du



du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se montrait à elles que comme au reste des Mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes; elle étoit entourée de ses filles, qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere: des Eunuques la servoient, & leurs yeux tomboient par terre: car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages: mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite: belles sans ornement, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les presens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zephire. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi tous ces beautés, on ne vit point la jeune Camille: elle avoit dit, Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristhée me trouve belle.



Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix ; car les Déeses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule , elle étoit belle comme Venus : je la vis auprès de Venus , elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais si grand spectacle : les peuples étoient séparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays , depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations , comme la nature l'a partagée entre les Déeses. Là on voyoit la beauté fière de Pallas ; ici la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin la simplicité de Diane , la délicatesse de Thetis , le charme des Graces , & quelquefois le fourire de Venus.

Il sembloit que chaque peuple eût une manière particulière d'exprimer sa prudence , & que toutes ces femmes voulussent se joier des yeux ; car les unes découvroient la gorge , & cachotent leurs épaules ; les autres monroient les épaules , & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied , vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienfiance.

Les Dieux sont si charmez de Themire , qu'ils ne la regardent jamais sans fourire de leur ouvrage. De toutes les Déeses il n'y a que Venus qui la voye avec plaisir , & que



que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Themire de tant de Belles: elles n'eurent pas le tems d'être ses Rivaless, elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Venus ne regarda qu'elle. Elle appella les graces: Allez la couronner, leur dit-elle; de toutes les Beutez que je vois, c'est la seule qui vous ressemb.

Pendant que Themire étoit occupée avec ses Compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai le tendre Aristhée: nous nous étions vus le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir; car Venus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lors qu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquietudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit: il sembloit que la tendre amitié étoit descendue du ciel, pour se replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille chose de notre vie: voici à peu près ce que je lui dis.

Je suis né à Cibariss, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Venus. On ne met point dans cette Ville de difference entre les voluptez & les besoins; on bannit tous

le



les Arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille ; on donne des prix aux dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptez nouvelles ; les Citoyens ne se fouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la memoire des Magistrats qui les ont gouvernez.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des Dieux sur Cibarîs ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la mollesse.

Les hommes sont si effeminez, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la Ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre ; chaque jour voit finir les esperances de chaque jour ; on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur realité propre ; & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière ; tout cela est inconnu à Cibarîs.

Encore si elles avoient la moindre modestie,



tie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joye purement extérieure: ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une feuille de rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remüer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomach leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sieges renversez, sur lesquels ils sont obligez de se reposer tout le jour, sans s'être fatiguez; ils sont brisez quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils sont des Esclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès



Dès que je scus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long tems cet air empoisonné; tous ces Esclaves de la moleste sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la dernière fois au Temple; & m'approchant des Autels, où mon Pere avoit tant de fois sacrifié: Grande Déesse, dis-je, à haute voix, j'abandonne ton Temple; & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens, mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette Ile est toute pleine des monumens de la fureur de l'amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaë; le Labyrinthe dont l'amour seul scut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil comme avoit fait sa mere; & le Temple d'Ariane, qui desolée dans les deserts abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idomenée, dont le retour ne fut pas plus heureux, que celui des autres Capitaines Grecs: car ceux qui échaperent aux dangers d'un élément colere, trouvèrent leur maison plus funeste encore. Venus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils  
cro-



croyoient la plus chere.

Je quittai cette Isle, si odieuse à une Déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie. Je me rembarquai, & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une Isle peu chérie de Venus: elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Venus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu legitime; épargne à la nature humaine tant d'horreur! Mitylene est la Capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joies, que quand tu t'irrites!

Enfin je quittai Lesbos, & le sort me fit trouver une Isle plus prophane encore; c'étoit celle de Lemnos. Venus n'y a point de Temple; jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux: Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amolir les cœurs. La Déesse les en a souvent punis; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des Dieux; les vents  
me



me portèrent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée: mais soit que les Dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre âme retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'âme plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne; elle n'étoit point belle comme Veuus, mais elle étoit ravissante comme elle: tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux, quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétoit le cœur, la seconde des Graces: Venus qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un  
doux



doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vûe.

Je quittai donc l'Isle de Delos; j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avancai, & je vis de loin des jeunes filles qui jouïoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis, disois-je, j'ai sans aimer tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déjà vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approche, je vis la charmante Themire: sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Venus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette Bergere: je renonce à toutes les autres beautés, elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Aristhée mes tendres amours; il lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

C

Dans



Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes aventures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même: elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours; ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante; un air noble, mais modeste; des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer; mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement: si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle



qu'elle fait a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une Bergere naïve: des graces si legeres, si fines, si delicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime: elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; & comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le sçait; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la felicité de ma vie, elle dit que je fais le bonheur de la sienne: enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'esperois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te meritois pas.

Je cherchois par tout à t'oublier, je voulois effacer de mon cœur ton adorable image: que je suis heureux, je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours!

Je dis à Camille: J'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois des vûes d'ambition, & je ne desire plus que ta presence; je voulois errer sous des



climats reculez, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez: tout ce qui n'est point toy s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre: De quoi m'entretiens tu, me dit elle, parle moi de nos amours, ou si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant, Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je, mais la tristesse des amans est délicieuse; je sens couler mes larmes, & je ne sçai pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains; ne me retire point de la langueur où je suis, laisse-moi soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée: elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir; au lieu qu'à present je goute ma tristesse même: n'essuye point mes larmes; qu'importe que je pleure, puisqu'il me fait être heureux.

Quelquefois Camille me dit; Aime moi.  
Oui



Oui je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Helas , lui dis-je , je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi , qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : je suis flaté de ces louanges , comme si elles m'étoient personnelles ; & je sens en ce moment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous , elle parle avec tant d'esprit , que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitez à quelqu'un , je voudrois être celui à qui elle fait des amitez , quand tout à coup je fais reflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans ; ils te diront qu'ils t'aiment , & ils diront vrai ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi , mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin , mon esprit s'égare : elle approche , & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle , & il me semble que mon ame veut me quitter , que cette ame est à Camille , & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse , & dans un instant elle m'en accorde une autre ; ce n'est point un artifice ; combatue par sa pudeur & son amour , elle voudroit me tout refuser , elle



voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous suffit-il pas que je vous aime; que pouvez vous desirer après mon cœur; Je desiré, lui dis-je; que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! puisse-t-elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant!

Aristhée soupira, & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque Mortel. Oh Dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eûs-je mis le pied, que tout mon corps fremit, mes cheveux se dresserent sur la tête: une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur vagitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, mécriai-je, entrons plus avant, dissillons-nous voir augmenter nos peines! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais:

j'y



J'y vis la Jalousie : son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur , la tristesse , le silence l'entouroient , & les ennuis vo-  
loient autour d'elle. Elle souffla sur nous ; elle nous mit la main sur le cœur , elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant , nous dit-elle , malheureux mortels ; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffoient sur sa tête : c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens , & le jeta sur moi : je voulus le prendre ; déjà sans que je l'eusse senti , il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut repandu dans mes veines , je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée , & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des furies. Enfin je m'abandonnai , nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la jalousie à la fureur , & de la fureur à la jalousie ; nous criions , Themire ; nous criions Camille : si Themire ou Camille étoient venues , nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune , & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude , &



repos même nous parut insupportable; nos yeux nous refusèrent des larmes & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille; le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh Dieux ce sommeil même devint cruel! J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres: je me reveillois à chaque instant sur une infidélité de Themire; je la voyois... non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuye également les tenebres & la lumière. Themire, la cruelle Themire m'agite comme les furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Un accès de fureur me reprit: Ami, m'écriai-je, leve toi, allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie; poursuivons ces Bergers, dont les amours sont si paisibles. Mais non, je vois de loin un Temple c'est peut être celui de l'Amour; allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime, nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prez, les guerets; nous ne fûmes pas arrêtez un instant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le  
Tem-



Temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des Dieux est grande , notre fureur fut aussi-tot calmée ! Nous nous regardâmes , & nous vîmes avec surprise le desordre où nous étions.

Grand Dieu , m'écriai-je , je te rends moins graces , d'avoir apaisé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. En m'approchant de la Pretresse : Nous sommes aimez du Dieu qui vient de calmer les transports dont nous étions agitez ; à peine sommes entrez dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice , daignez l'offrir pour nous , divine Pretresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la Pretresse se preparoit à donner le coup mortel , Aristhée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joye sur le visage des hommes , nos plaisirs sont un culte pour toi , & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée , il n'y a que toi qui puisses nous la rendre.

La noire jalousie tient l'amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs , & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait , tout le

C 5

peu-



peuple s'assembla autour de nous : & je racontai à la Prêtresse comment nous avions été tourmentez dans la demeure de la Jaloufie ; & tout à coup nous entendîmes un grand bruit , & un mélange confus de voix & d'instrumens de mulique. Nous sortîmes du Temple ; & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes , qui frapportoient la terre de leurs Thyrses , criant à haute voix Ehuoe. Le vieux Silene suivoit monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & sitôt qu'on abandonnoit son corps , il se balançoit comme par mesure : la troupe le visage barbouillé de lie. Pan paroïssoit ensuite avec sa flute , & les Satyres entouroient leur Roy. La joye regnoit avec le desordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux , les railleries , les danses , les chansons ; le vin menoit à la gayeté , la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son Char traîné par des tigres , tel que le Gange le vit au bout de l'univers , portant partout la joye & la victoire.

A ses côtes étoit la belle Ariane. Princesse , vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thesée ! lorsque le Dieu prit votre couronne , & la plaça dans le ciel , il essuya vos larmes ; si vous n'aviez pas cessé de pleurer , vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous , qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit , Aimez moi ; Thesée fuit , ne vous souvenez plus de son amour , oubliez jusqu'à sa perfidie , je vous rends im-

im-



immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours; faisons jouir ce doux climat d'une joye éternelle: c'est auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a posé son empire; que le Dieu de la joye regne auprès d'elle; & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens déjà que je t'aime davantage; que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable; Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus bornés quand ils desirerent, que quand ils jouissent.

Tu feras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel on n'est occupé que de sa gloire, ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer; & pendant que cette troupe se livrera à une joye insensée, ma joye, mes soupirs, & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane, il la mena dans le sanctuaire. La joye s'empara de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine; saisis de Silène, & des transports des Bacchantes, nous prîmes un Thyrsé, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous



Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous sentîmes que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agitez : mais la sombre tristesse avoit saisi nôtre ame ; & nous étions devorez de soupçons & d'inquietudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déeses ne nous avoient agitez , que pour nous faire ressentir des malheurs , auxquels nous étions destinez.

Quelquefois nous regretions le Temple de Bacchus : bien tôt nous étions entraînez vers celui de Gnide ; nous voulions voir Themire & Camille , ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs , que l'on a coutume de sentir , lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime , l'amé est déjà ravie , & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être , dit Aristhée , que je trouverai le Berger Licas avec Camille ; que sçai-je , s'il ne lui parle pas dans ce moment ; O Dieux , l'Infidelle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour , repris-je , que Tirsis , qui a tant aimé Themire , devoit arriver à Gnide : il l'a aimée , sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur , que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je



Je me souviens que Tiris porta à ma Themire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis, elle les a mis sur son sein ! C'est un présent de Tiris, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds !

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Venus un sacrifice de deux Tourterelles ; elles m'échapperent & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Themire ; j'avois écrit mes amours, je les lisois & relisois sans cesse ; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne desespere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Themire, je le poursuivrai jusques dans le Temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Venus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Antre sacré, où la Déesse rend ses Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée ; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis Pheureux Aristhée ; déjà il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Themire.

Je la trouvai enfin : je sentis ma jalousie redoubler à sa vuë, je sentis renaître mes premieres fureurs ; mais elle me regarda,

&



& je devins tranquille: c'est ainsi que les Dieux renvoyent les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O Dieux, me dit-elle, que tu me coûte de larmes! Trois fois le Soleil a parcouru sa carrière, je craignois de t'avoir perdu pour jamais; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle, je n'ai point demandé si tu m'aimois, hélas je ne voulois que savoir si tu vivois encore; Venus vient de me répondre, que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné, qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les Dieux dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison; ces Dieux, Themire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles: j'en tire cet avantage, que je fens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mise la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits; c'est un grand crime, Themire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils cherissent, jamais les forests de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Hesperides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits,



fruits, ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un Satyre, qui suivoit une Nimphe qui fuyoit toute explorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans, s'écria-t'il, vos yeux savent s'entendre & se répondre; vos soupirs sont payez par des soupirs: mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergere farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lors que je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous apperçut & soupira: Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine: il avoit suivi Diane, qu'un Dain timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui: il accordoit sa lyre; elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles; mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelez en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore; il se cacha sous ses genoux, je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute

en



en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté: il étoit à sa dernière retraite, elle est si charmante qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retient sur ses petits reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prières, elle devint plus sévère: enfin je fus téméraire; elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rapellé la vie.

Non, dit elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourants, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa; je reçus ma grace, hélas sans espérance de devenir coupable.





## COMME LA PIECE

*suivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire, & la mettre icy.*

UN jour que j'errois dans les Bois d'Idalie avec la jeune Cephise, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché sur les fleurs, & couvert par quelques branches de mirthe, qui cedoient doucement aux haleines des Zephirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allez folâtrer loin de lui; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtez; & si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Cephise prit l'arc du plus grand des Dieux: elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse; & le lança contre moi. Je lui dis en souriant, prends-en un second; fais-moi une autre blessure, celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le plus pesant qui fût dans carquois de l'Amour; Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: Ah Cephise tu veux donc me faire mourir. Elle s'approcha de l'Amour; Il dort profondement, dit elle, il s'est fatigué à lancer ses traits; il faut cueillir des

D

fleurs,



fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir; car il nous a toujours favorisez. Je vais donc, dit elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se reveillera, lui dis-je. Eh bien qu'il se reveille; que pourra-t'il faire que nous bleffer davantage? Non, non, laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Cephise prit alors des feuilles de Mirthe & de Roses: Je veux, dit elle, en couvrir l'Amour; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; & elle rioit de voir le petit Dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit elle; il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car le petit Dieu va de cœur en cœur, & porte par tout l'inconstance. Elle prit ses cizeaux, s'assit, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête Cephise! Elle ne m'entendit pas: elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses cizeaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut reveillé, il voulut voler, & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas: il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Venus. Ma mere, dit il,



il, je battois de mes aîles sur vôtre sein ; & on me les a coupées : hé que vais-je devenir ? Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point ; restez sur mon sein , ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître : ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes ? Embrassez-moi : elles croissent , vous les aurez bien-tôt comme vous les aviez : j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment .... C'est assez, volez mon Fils. Ouy, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola ; il se reposa auprès de Venus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effort ; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Venus : il l'embrassa encore ; & badina avec elle : & enfin il s'éleva dans les airs , d'où il regne sur toute la Nature.

L'amour pour se vanger de Cephise ; l'a renduë la plus volage de toutes les belles : il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé , elle a aimé Daphnis , & elle aime aujourd'hui Cleon. Cruel Amour ! C'est moi que vous punissez : je veux bien porter la peine de son crime, mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir.



Et je parlois de mes sœurs sur votre sein,  
 Et on me les a coupées : hé que vante  
 devenir ? Mon fils, dit la belle Cénide, ne  
 pleurez point ; restez sur mon sein, ne  
 bougez pas, le chapeau va les faire ren-  
 verser, ne voyez-vous pas qu'elles sont plus  
 grandes ? Embraquez-moi : elles croissent  
 vous ne savez bien-tôt comme vous les  
 voyez : l'un voit déjà le sommet qui se do-  
 re : dans un moment . . . C'est assez, vo-  
 tre mon fils. Ouy, dit-il, j'avais mes-  
 suré, il s'en va ; il se repose auprès de  
 moi, & revient d'abord sur son sein. Il  
 vient s'asseoir : il alla se reposer un peu  
 sur son sein, & revient encore sur le sein de  
 sa mère : il l'embrasse encore ; & cadras  
 vous elle : & ce sein il s'élève dans les  
 nues, d'où il regne sur toute la Nature.  
 L'amour pour le vantage de Cénide,  
 l'attaché à son voyage de tout le bel-  
 le : il lui fait passer chaque jour d'un  
 monde à l'autre, il lui fait dire, elle a  
 été dans le monde, & elle aime aujourd'hui  
 son Dieu. Quel amour ! C'est moi que  
 vous priez : je vous prie pour la por-  
 te de son et moi, mais n'oubliez-vous point  
 d'être toujours sur son sein.



AVANTURES  
GALANTES  
ET  
COMIQUES.



AVANTURES  
GALANTES  
ET  
COMIQUES



L E  
M U E T  
B A B I L L A R D.

**D**E tous les défauts de la société humaine, l'hypocrisie me paroît un des plus considérables, puisque souvent il cache sous des apparences trompeuses les plus pernicioeux projets. Ainsi je crois que c'est faire une œuvre méritoire que de détromper le public sur l'opinion qu'il pourroit avoir conçû. Je me flatte donc que personne ne blâmera le sujet, ni la punition qui termine cette Histoire.

Paris est de toutes les villes de France celle où l'on trouve le plus grand nombre d'avantures singulières; & rien ne seroit plus divertissant & en même tous plus instructif qu'un recueil des anecdotes de cette grande ville. Une veuve dont je cacherai le nom sous celui de *Dorothée*, s'y étoit acquis une belle réputation. Sa Maison étoit illustre, & son bien étoit si considérable, que quoiqu'elle



ne fut ni belle, ni jeune, elle avoit une foule d'Amans, qui tous attirés par l'apais de ses rentes, cherchoient avec empressement les moyens de lui plaire. La chose paroissoit extrêmement difficile.

*Dorothée* étoit d'une devotion exemplaire; elle étoit d'un scrupule à faire tourner la tête à son Confesseur: un regard, une distraction, tout lui paroissoit un crime.

On la voyoit visiter chaque jour presque toutes les Eglises de Paris, parcourir tous les Hôpitaux, faire des aumônes considérables aux pauvres. Enfin, c'étoit sur ses dehors fastueux, qu'étoit fondé une réputation si générale de devotion, qu'on ne la nommoit que la sainte veuve.

Cependant comme on peut faire son salut dans tous les états de la vie, ses Amans assidus s'efforçoient à lui persuader que le mariage étoit pour le moins aussi agréable à Dieu, qu'une viduité trop opiniâtre. Les uns avoient gagné son Confesseur, & les autres sous le masque de l'hypocrisie la suivoient dans ses pieuses courses; mais toutes ces attentions ne gagnoient rien sur son esprit.

Elle vouloit, disoit elle, réparer par un austère célibat les plaisirs de son mariage. Ce discours & ses manières dédaigneuses ne rebutoient pas ses soupirans; tant l'interêt a de pouvoir sur l'esprit des hommes. Ils continuèrent à faire jouer tous les ressorts imaginables pour attraper *Dorothée*. Il n'y en



en eut qu'un seul qui se nommoit *Alizart*, qui plus honnête homme, ou moins affamé que les autres, abandonna un projet si difficile; mais malgré sa retraite, le nombre des soupirans n'en étoit pas moins considérable.

Ils auroient cependant perdus leur tems, si l'amour ne s'en fût à la fin mêlé.

Il arriva sur ces entrefaites à Paris un jeune Gentilhomme cadet d'un aîné, très-pauvre, & par conséquent si misérable lui-même, que la plus simple Auberge de la Ville, lui parut encore au dessus de ses facultés.

Le hazard le fit descendre dans le quartier de la veuve, il ne tarda gueres à entendre parler d'elle, comme d'un prodige de piété.

Ce jeune homme, que je nommerai Silmandre, s'informa de ses démarches, & n'eut pas de peine à remarquer qu'une ostentation & une vanité insupportable étoient les seuls motifs qui conduisoient Dorothée.

En effet, la véritable dévotion ne doit point avoir des dehors aussi fastueux: l'humilité en doit être le principal mobile. Silmandre avoit infiniment d'esprit; il étoit jeune, beau & bien fait: ainsi il résolut de mettre tout en usage pour gagner la veuve. Mais le nombre d'Amans qui échoïoit tous les jours auprès d'elle, lui fit imaginer que ce ne devoit point être par les moyens ordinaires qu'il devoit esperer pouvoir en

D 5

triom-



triumpher. Il s'avisa donc d'un stratagème qui eut enfin tout le succès qu'il pouvoit en attendre.

Il ne douta pas que la seule crainte du qu'en-dira-t-on ne retînt Dorothée dans les bornes de son devoir, il crût que s'il pouvoit avoir un accès libre auprès d'elle sans lui causer le moindre ombrage, il parviendroit enfin à ébranler une vertu dont il se deffioit déjà beaucoup.

Il trouva donc le moyen par quelque argent de se munir d'une permission de quêter par tout Paris, comme étant sourd & muet de naissance. Silmandre n'étoit point connu, & son attestation étoit en bonne forme.

Il changea d'Auberge, & alla se loger dans un des Fauxbourgs de la Ville le plus reculé. Après cette précaution qui lui parut nécessaire, il se mit à jouer son personnage, & se rendoit avec soin dans la plupart des Eglises où Dorothée se rencontroit. D'abord elle ne fit point attention à ce nouveau suppliant; mais bien-tôt sa bonne mine le lui fit remarquer. Elle lut sa prétendue permission, parut touchée de son état, & lui donna une très-copieuse aumône. Silmandre lui fit une reverence pour la remercier, de si bonne grace, que Dorothée se tournant vers sa femme de chambre, dit assés haut pour que notre sourd l'entendît: Grand Dieu que c'est dommage, que ce jeune homme ait une si cruelle infirmité.

Cette tendre compassion de la veuve  
pa-



parut de bonne augure à Silmandre. Il redoubla ses assiduités & Dorothée, qu'une bonne volonté secrète interessoit pour lui, augmentoit chaque jour ses liberalités. Enfin la chose alla si loin, que la bonne veuve épuisoit ordinairement sa bourse en faveur du prétendu muet. Mais Silmandre qui ne vouloit pas frustrer les veritables pauvres des aumônes de Dorothée, alloit ordinairement à la porte des Eglises, & distribuoit liberalement une partie des dons qu'on venoit de lui faire. Cette action fut enfin remarquée par Virginie femme de chambre de la veuve.

Elle en avertit sa Maîtresse qui ne put jamais se persuader un pareil désintéressement, lorsqu'elle en fut convancüe par ses propres yeux. L'amour, qui commençoit à s'emparer de son ame, lui fit trouver cette générosité si belle, quelle acheva de lui gagner absolument le cœur. Cependant avant de se livrer à la bonne intention qu'elle avoit pour Silmandre, elle fut bien aise de consulter son Confesseur.

C'étoit un bon Moine, dont l'esprit étoit aussi épais que le corps. Jamais l'étude n'avoit nourri le premier; mais la friandise entretenoit le second. Dorothée participoit beaucoup plus qu'une autre à la vaste corpulence du vénérable Pere. Ainsi il approuvoit avec docilité tous les sentimens de la veuve, il fut charmé de l'œuvre pie qu'on lui proposoit; il applaudit le dessein qu'elle avoit



avoit formée de retirer Silmandre chez elle : c'étoit selon lui & selon elle , empêcher que ce jeune homme ne tombât dans quelques criminelles habitudes , c'étoit le sauver du précipice , où le vice entraîne tôt ou tard l'innocence. Enfin il fut conclu d'un commun accord que l'on effectueroit dès le jour même cette charitable action.

On envoya chercher Silmandre & ce ne fut qu'avec une peine extrême que l'on pût lui faire comprendre par signe le bonheur qui l'attendoit. Enfin ayant assés bien joué son rôle pour confirmer sa furdité , il se jeta aux pieds de la bonne Dame , & parut si transporté de sa fortune , qu'il acheva de la charmer. Virginie fut chargée du soin de le conduire à la Maison de Dorotheé. On lui donna un appartement fort propre.

Le Tailleur eut ordre de lui faire deux habits modestes : mais galands , les autres marchandises nécessaires lui furent liberalement distribuées. Enfin au bout de quelques jours il se trouva équipé , comme il devoit l'être naturellement.

Dorotheé lui donna l'honorable titre d'E-cuyer. C'étoit lui qui lui donnoit la main dans tous les endroits où elle vouloit aller. Silmandre n'eut pas de peine à comprendre que c'étoit l'amour qui lui donnoit cette charge , puisque c'étoit l'unique qui pût l'attirer continuellement auprès d'elle , d'autant plus qu'elle lui lançoit de tems en tems des œillades toutes de feu , qu'il faisoit semblant de ne point en-  
re-



tendre, il remarquoit que cette bonne veuve faisoit semblant de faire des faux pas pour avoir la douceur de lui serrer la main; comme il vouloit la réduire au point de faire toutes les démarches d'une personne bien amoureuse, il paroissoit très-respectueux; mais fort indifférent.

Cette façon d'agir désespéroit Dorothée sans pouvoir s'en plaindre. Elle voyoit bien qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme qu'elle avoit retiré de la misère, pût manquer au respect qu'il lui devoit.

De plus, sa dévotion outrée ne pouvoit laisser aucun espoir à l'amour. Elle auroit bien voulu être moins dévote; mais elle l'avoit pris d'un ton à devoir le soutenir. Silmandre qui lisoit dans son âme, rioit en lui même de ses différentes agitations.

Cependant les soupirans de la veuve continuoient leurs assiduités; mais un nouveau motif qu'ils ignoroient, leur attiroit un nouveau mépris, & le jeune muet dont ils n'avoient aucun ombrage, devenoit de jour en jour un obstacle invincible à leurs desirs plus lucrafs que sensuels.

Parmi ses aspirans il y en avoit un que se nommoit Florimond, qui fatigué plus que les autres d'une si longue résistance, conclut en lui-même de mettre la veuve en état de ne pouvoir se dédire des faveurs qu'il prétendoit lui arracher par violence.

Il épia donc avec grand soin un jour que tous les domestiques fussent sortis pour dis-



différentes commissions, & se rendit dans l'appartement de Dorothée. Il la trouva seule, comme il se l'étoit imaginé. Silmandre venoit d'en sortir pour un moment. Après une assez courte conversation, Florimond voulut profiter du tems, & s'émanciper à des libertés peu permises.

Le veuve fit des cris inutiles, & se trouvant fort fatiguée, peut-être auroit elle succombée, si le muet Silmandre ne fût rentré dans son appartement.

D'abord qu'il eut apperçû l'injuste violence de Florimond, il mit l'épée à la main, & s'avança fièrement vers lui. Cet amant emporté qui ne s'attendoit qu'à quelques égratignures de la veuve, fut extrêmement surpris de se voir un combat plus sérieux sur les bras.

Cependant comme il étoit aussi brave homme que brutal amoureux, il se mit bien-tôt en état de punir l'indiscrétion de Silmandre; mais il ne fut pas plus heureux; contre lui, qu'il l'avoit été contre Dorothée; il fut mis promptement hors de combat par deux grands coups d'épée qui l'étendirent aux pieds de la veuve.

Cette aventure fit beau coup de bruit; Florimond fut à la veille de mourir, sans être plaint de personne, & chacun à féliciter Dorothée d'avoir échappé à la brutalité de cet amant présomptueux, qui fut pour jamais banni de chez la veuve.

La fidélité du muet fut généralement approu-



prouvée; on loua sa valeur, & le bruit de  
de cette action s'étant repandu dans la Vil-  
le, tout le monde s'empressa de venir voir  
le genereux Silmandre, qui soutint son  
personnage avec une présence d'esprit admi-  
rable, & tandis qu'on l'accabloit de loüan-  
ges, il paroissoit être occupé à toute autre  
chose, faisant semblant d'ignorer tout ce  
qui se disoit à son avantage. Cependant la  
renconnoissance avoit entierement déterminé  
l'amour dans le cœur de Dorothee; ce  
n'étoit plus qu'un foible reste de bien-  
séance qui combattoit encore contre lui;  
il n'étoit plus question de se défendre, il  
ne s'agissoit que du plus ou moins tard,  
pour se rendre, il paroissoit extrêmement  
dur à la tendre veuve de faire les avances,  
il falloit pourtant s'y rendre. Silmandre  
lisoit avec plaisir dans ses yeux son amour  
& son incertitude.

En effet, outre la pudeur qui la retenoit  
malgré elle, elle apprehendoit encore que  
le muet ne fût insensible à sa tendresse;  
mais enfin, quelque resistance que l'on op-  
pose à l'amour, ce Dieu la surmonte & s'en  
irrite. Dorothee ne put resister plus long-  
tems à la violence de son penchant.

Un jour que Silmandre étoit dans son  
appartement, elle s'approcha d'une table,  
& dessina brusquement sur un papier une  
femme qui présentoit un cœur à un hom-  
me qui paroissoit le refuser. Sous la premiere  
figure elle écrivit le nom de Dorothee,

&amp;



& sous la seconde celui de Silmandre. Cette déclaration étoit significative. Aussi le spirituel muet, à qui la veuve présenta ce petit dessein, l'effaça promptement, & construisit à sa façon un homme à genoux devant une femme avec leurs noms écrits sous les deux figures. C'étoit allés galamment répondre; mais cela ne satisfit pas entièrement Dorothée, il se pouvoit fort bien que cet homme à genoux y fût autant par respect, que par amour, cette idée qui lui parut naturelle, lui fit baisser les yeux avec dépit, dont Silmandre comprit la cause, il se fit un secret plaisir de ne point l'en retirer, afin de la pousser aux plus vives démarches. Virginie qui entra dans ce moment ne put s'empêcher de lui demander la cause de l'embarras qu'elle remarquoit dans ses yeux.

Dorothée qui avoit une entière confiance en cette fille, & qui lui avoit avoué sa secrète passion pour Silmandre, lui raconta ce qui venoit de se passer & l'interprétation qu'elle donnoit à la réponse de son Ecuyer; Virginie fit semblant d'approuver la crainte de sa Maîtresse, elle avoit de secretes raisons pour dissuader la veuve de son amour, la bonne mine du muet avoit également touché son cœur. Elle auroit bien voulu se délivrer d'une rivale aussi redoutable que Dorothée. Ainsi prenant la parole: Vous vous flateriez en vain, Madame, lui dit-elle, de croire que Silmandre puisse répondre à votre tendresse. Quel-



Quelle apparence qu'un homme que vous avés retiré d'une misere afreuse, s' imagine qu'il soit affés heureux pour vous plaire. S'il pouvoit écouter & répondre, vos discours pourroient le persuader; mais étant hors d'état d'en profiter, ce ne peut être que par des faveurs grossieres, dont vous êtes incapable, qu'il peut connoître son bonheur? Ah ma Virginie, interrompit Dorothee, à quoi l'amour ne peut-il point exposer un cœur? J'aime avec violence, & je n'ai qu'un seul moyen de découvrir ma passion.

Quoi, Madame, lui répondit Virginie toute surprise, vous pourriés vous résoudre à une démarche de cette nature? Non, non, poursuyvit-elle en rougissant, il ne sera pas dit que je vous abandonne dans un dessein qui pourroit se découvrir un jour. J'en imagine un qui peut contenter votre amour sans que l'effet en puisse jamais être découvert.

Je consens, pour vous marquer mon zele, d'épouser Silmandre, & pour lors sans qu'il puisse imaginer son bonheur, vous trouverez le moyen de faire le vôtre.

Cette proposition charma Dorothee. Son amour étoit plus sensuel que delicat, elle promit à Virginie d'employer toute son autorité pour faire réussir un projet si flatteur pour sa tendresse.

Cette conversation qui se passoit devant Silmandre, lui faisoit un plaisir extrême, & malgré les envies de rire qui lui prenoient

E à cha-



à chaque instant, il se contrefit comme à son ordinaire. Il s'étoit déjà bien aperçu des minoderies de Virginie; mais le détour dont elle s'étoit servie pour faire entrer sa Maîtresse dans ses intérêts, lui parut original & comique; cependant pour ne pas faire croire que ce fût de lui qu'on s'étoit entretenu, Dorothée remit au lendemain la proposition du mariage de Virginie.

Elle envoya chercher le bon Père Confesseur, & lui dit qu'étant extrêmement contente des services de son Ecuyer, elle vouloit l'attacher pour toujours à son service, & que pour y parvenir, elle vouloit le marier à Virginie.

Le bon Moine, selon sa louable coutume, approuva ce généreux projet, il se chargea même de le faire comprendre à l'Ecuyer Silmandre. On le fit venir, & le pere épuisa sa Rethorique pour trouver des signaux significatifs qui pussent exprimer ce qu'il vouloit dire.

Le muet qui vouloit être sourd tout de bon à cette extravagante proposition, fit semblant de n'y rien entendre. Il ne pouvoit s'empêcher de rire en lui même des efforts du Moine pour se rendre plus intelligible, & du rôle que lui faisoit jouer sa devote pénitente. Mais enfin le Moine, Dorothée, & Virginie ne purent jamais le faire comprendre. Le Père s'impatient, la servante en enragea; mais la veuve s'en félicita, son amour propre lui fit croire que le muet ayant compris la tendresse qu'elle avoit pour lui,



lui, ne vouloit se livrer qu'à elle. Cette raison lui parut d'autant plus sûre, qu'elle connoissoit l'esprit de Silmandre, & sa facilité à comprendre les choses même les plus difficiles; elle ne pût même s'empêcher de lui lancer un coup d'œil obligeant pour le remercier.

Silmandre lui rendit regard pour regard, & lui fit comprendre par un petit souris qu'elle ne s'étoit par méprise dans ses conjectures. Il est facile de penser qu'elle fut la joye de Dorothée. Elle congédia promptement le Moine, & ne soupçonnant rien de l'amour de Virginie, elle lui fit part de ses transports. L'on peut s'imaginer du chagrin de cette pauvre fille. Mais comme il est naturel de se flater dans tous les états de la vie, elle fit quelque difficulté de croire Silmandre capable d'une pareille finesse. La veuve pour ne lui en laisser aucun doute, eut recours à une plume, & dessina deux femmes, & un homme qui baisoit les mains de toutes les deux, après quoi elle écrivit son nom, celui de Dorothée & celui de Silmandre. Le muet ayant regardé ce dessein, s'empara de la plume, & effaça la figure & le nom de Virginie; & rendit le papier à Dorothée.

Cette réponse étoit si positive, qu'elle ne laissoit plus aucun doute à la tendre veuve. Son transport fait si violent, qu'elle ne pût jamais s'empêcher d'embrasser Silmandre.

Pour Virginie, outrée de fureur, elle sortit de l'appartement de sa Maîtresse, &



donna le tems par ce moyen au prétendu muet d'encherir sur les caresses , qu'on venoit de lui faire.

On dit qu'elles furent poussées fort loin. Pour moi j'en aurois douté toute ma vie, si de certaines marques arrivées quelques mois après, ne me l'avoient persuadé comme aux autres.

Quoi qu'il en soit, l'intelligence de ces deux amans devint parfaite. Elle ne fut troublée que par l'amour de Virginie. Cette fille étoit infiniment plus jolie & plus jeune que sa Maîtresse, elle ne pouvoit comprendre la préférence que le muet accordoit à Dorothée. Elle s'imagina enfin que c'étoit par une vûë d'intérêt, & franchement il y avoit bien de l'apparence; elle en scût moins mauvais gré à son amant; mais comme il lui falloit autres choses que des reflexions, l'exemple de Dorothée lui inspira la même impudence, elle lui déclara donc qu'elle aimoit Silmandre à la fureur, & que si elle ne consentoit pas à le faire répondre à son amour, elle publieroit à tout le monde son commerce criminel.

Cette menace fit trembler Dorothée, & la fit résoudre à partager un bonheur qui devenoit moins considérable en le divisant. Silmandre fut donc obligé de partager son cœur & ses desirs.

Je ne prétends point expliquer comme la chose arriva; je craindrois de rendre mon Histoire un peu trop gaillarde. Je dirai seulement



lement que les plaisirs de la nuit n'empêchoient pas Dorothée de continuer les jours sa façon de vivre ordinaire. Mais enfin comme il n'est point de bonheur solide en cette vie ; notre veuve s'aperçût au bout de quelques mois d'un amendement considérable en sa personne : un embonpoint furnaturel la jetta dans une consternation effroyable.

Que vais-je devenir ? grand Dieu ! disoit-elle à Virginie. Comment pouvoir cacher l'état où je me trouve ?

Je n'y sache qu'un seul remède , lui répondit Virginie. Choissies parmi vos amans celui dont la pénétration ne s'étende pas jusqu'au calcul exact des tems , & sans balancer , épousés-le promptement.

Je crains que cette précipitation , interrompit Dorothée , ne fasse soupçonner ce que je voudrois cacher à toute la terre. D'ailleurs , quel effroyable martire de me joindre pour toujours à quelqu'un que je ne pourrai aimer , & qui peut-être s'apercevant de la tendresse que j'ai pour Silmandre , l'éloignera de ma maison , & me privera par là du seul bonheur de ma vie.

Eh bien , Madame , reprit brusquement Virginie , épousez cet amant heureux ; vous êtes en état de rendre sa félicité parfaite. Si l'on trouve à critiquer , vous aurés au moins la douce satisfaction d'être pour toujours unie à ce que vous aimez.

Que me propose-tu , interrompit la veuve ?



ve? quoy je deviendros de gayeté de cœur la fable de la Ville, après en avoir été l'exemple? ce seroit avouer publiquement les raisons qui me feroient faire un mariage si désasorti. Non, non, j'aime mieux avoir recours à la première proposition que tu viens de me faire, & mon amour ne m'aveugle point assés, pour me faire refoudre à perdre en un instant une réputation que j'ai eu tant de peine à acquérir. Je vais épouser Alizart; c'est de tous mes soupirans celui qui me paroît le plus facile à tromper, sa bonne foy semble m'assûrer de sa facilité. A m'en croire, Dorothée avoit grande raison d'estimer Alizar; c'étoit un homme dont le mérite étoit connu. Il est vrai que son peu de bien l'avoit obligé de rechercher le mariage de la veuve; mais depuis qu'il s'étoit aperçû de l'éloignement qu'elle avoit pour lui, il avoit cessé ses prétentions & ses empressemens. Ce fut donc sur ce malheureux Gentil-homme que Dorothée jetta les yeux pour lui donner un successeur prématuré.

Le Confesseur de la Dame à qui elle alla déclarer ses nouveaux sentimens pour Alizart, fut enchanté de la trouver dans ces dispositions. Il ne balança point à croire qu'elles ne fussent le fruit de ses doctes avertissemens & de ses pieuses sollicitations. Il courut en donner avis à cet amant rebuté; jamais étonnement ne fut pareil au sien. Il accepta sans balancer le parti qu'on lui proposoit, & vint dès le jour même témoi-  
gner



guer sa reconnoissance à la vertueuse Doro-  
thée. Il avoit beaucoup d'esprit ; mais mal-  
gré ses attentions à démêler le sujet de son  
bonheur, il ne put jamais en soupçonner  
le veritable motif.

La réputation de la veuve étoit si géné-  
ralement établie, que sçauroit été un crime  
irremissible que d'imaginer quelque chose à  
son desavantage.

Il se persuade donc que c'étoit par un  
heureux caprice qu'il alloit se trouver au  
comble de la felicité.

Le bruit de ce mariage fut bien-tôt ré-  
pandu dans toute la Ville : Chacun l'approu-  
va, & l'on disoit publiquement que l'on  
ne pouvoit pas joindre un plus honnête  
homme à la plus vertueuse de toutes les  
femmes.

Cependant Silmandre voyant les apprêts  
de ce mariage, que Dorothee pressoit avec  
ardeur, vit bien qu'il n'avoit point de tems  
à perdre ; il écrivit en diligence à son frere  
qui se nommoit Dorasque, & lui man-  
da qu'une affaire de la derniere consequen-  
ce le demandoit à Paris. Il lui donnoit en-  
suite le nom de l'Auberge où ils devoient  
se joindre en arrivant.

Dorasque n'eut pas plutôôt reçu la Lettre  
de Silmandre, qu'il partit de sa Province,  
qui par bonheur n'étoit pas éloignée de Pa-  
ris, & ne tarda gueres à joindre son frere  
par les justes mesures qu'ils avoient prises  
semble.

E 4

Après



Après les premiers embrassemens , Silmandre , raconta son histoire , & l'envie où il étoit de détromper le public sur le compte de Dorothée , afin d'empêcher son mariage , & le faire réussir pour lui-même. Dorasque trouva l'aventure de son frere très-plaisante. Ils résolurent ensemble d'en tirer l'avantage qu'ils en esperoient.

Ils consultèrent long-tems sur les moyens dont ils se pourroient servir.

Enfin il fut conclu que Dorasque iroit dès le lendemain trouver Alizart , pour l'instruire de toute cette affaire. Ils ne doutèrent pas qu'étant parfaitement honnête homme , il ne fût charmé de contribuer au bonheur de Silmandre , qui le garantissoit d'une assés désagréable aventure. D'un autre côté il fut résolu que le muet parleroit à Virginie , & la mettroit dans ses intérêts , ce qui ne paroissoit pas difficile tant par rapport à l'amour de cette fille , que par quelques prefens honnêtes qu'on lui promettroit.

Après que les deux freres eurent pris ensemble toutes les mesures qui leur parurent convenables , ils se separèrent jusqu'au lendemain , où ils devoient s'instruire de ce qu'ils auroient fait pour la réussite de leurs desseins.

Silmandre retourna chés Dorothée , où il trouva une foule de monde qui venoit se réjouir avec elle de la bonté de son choix. Alizarty étoit aussi.

Cet



Cet homme paroïssoit charmé de son bonheur, & l'étoit en effet. Rien n'étoit plus risible que les manieres reservées de la veuve, & l'embarras qu'elle affectoit.

Ces minoderies réjouirent quelque tems Silmandre; mais enfin voulant profiter de cet instant de liberté, il fit signe à Virginie qu'il alloit l'attendre dans sa chambre. Cette fille également passionnée pour lui, ne se fit pas presser, & le joignit peu de tems après. Silmandre après l'avoir embrassée, la fit asseoir auprès de lui.

Vous allés sans doute être surprise de m'entendre parler; lui dit-il; mais, aimable Virginie. . . . .

O Ciel! s'écria précipitamment cette fille, en se levant, par quel miracle avés-vous recouvré l'usage de la parole?

Ne craignés rien, interrompit Silmandre, en la faisant remettre sur la chaise, aucun miracle ne m'a rendu la parole que je n'ai jamais perdue. L'ambition m'a fait paroître muet, & la même ambition me fait aujourd'hui cesser de l'être. Ecoutez moi seulement, & vous allés sçavoir quelle a été mon intention en jouant un personnage si éloigné de la verité. Je le devine facilement: interrompit Virginie, le Seigneur Silmandre a voulu attraper les ducats de la veuve. Il est vrai, lui répondit-il, & j'ai crû devoir paroître sans consequence, pour mieux y réussir. En un mot je dois épouser Dorothée; ma naissance n'est point in-



ferieure à la sienne, & je ne souffrirai point qu'elle porte ailleurs un bien dont j'ai cimenté l'héritage. Il faut m'aider dans ce dessein, aimable Virginie, poursuivit-il, & s'il est vrai que vous m'aimiez, vous devés contribuer à ma felicité, d'autant plus qu'elle forme la vôtre. Il faut pénétrer adroitement les sentimens de Dorothée, & sçavoir si le hazard qui ma rendu muet me redonnoit l'usage de la parole, si elle consentiroit à confirmer par un mariage heureux ce que ma naissance & les libertés qu'elle m'a donné, devroient naturellement me permettre; si vous voyés, continua-t-il, qu'elle paroisse souhaiter cet avantage, vous m'en avertirés, & j'irai lui jurer un tendre amour & une éternelle reconnoissance. Mais au contraire, si elle rebute ce que vous paroîtrez lui dire sans dessein, il faudra me résoudre à porter les choses à la dernière extrémité, & chercher à détromper le public de la fausse vertu de Dorothée. Virginie qui avoit autant d'esprit que d'amour, lui promit avec mille sermens, de ne rien négliger pour le rendre heureux, & pour faire confirmer par le Sacrement, ce que la nature & l'amour avoient si bien ébauché.

Silmandre écrivit sur le champ à Dorasque, & lui manda de ne point aller chés Alizart, que Virginie n'eût développée les secrets sentimens de la veuve sur son compte.

Cependant dès le soir même elle trouva moyen d'exécuter ce qu'elle avoit promis à  
Sil-



Silmandre. Après que tout le monde fut retiré, la veuve se plaignit de la contrainte où elle avoit été, & du supplice cruel que son malheur lui alloit suggerer.

Oserois-je vous demander, Madame, lui dit Virginie, pourquoi vous cherchés de gayeté de cœur à vous rendre malheureuse, vous aimés Silmandre, & par une politique contraire à votre amour, vous cherchés à l'éloigner de vous; car enfin, il n'est point douteux qu'Alizart ne s'apperçoive de votre tendresse, & ne vous separe pour jamais de lui. Ne valoit-il pas bien mieux l'épouser lui-même? vous êtes riche, on le dit Gentil-homme, & vous pouviés faire sa fortune & votre bonheur, sans que personne y pût trouver à redire.

Je t'ai déjà dis, ma chere Virginie, interrompit Dorothée, que ma réputation m'est trop chere pour la sacrifier à mon amour: Que pourroit-on penser de moi dans le monde, de me joindre pour toujours à un homme dont les infirmités feroient juger de l'usage que j'en ai fait.

Mais Madame, reprit Virginie en riant, avoués moi au moins, que si l'amour par un de ses plus charmans caprices vous presentoit Silmandre avec la liberté de la parole, vous ne fériés nulle difficulté de vous unir à lui par des noeuds éternels.

Que dis-tu, interrompit Dorothée, si ce miracle arrivoit, bien loin de faire ce que tu pense, je mettrois tout en usage pour  
le



perdre, il n'y a point d'extrémité où je ne me portasse pour le punir de ma propre foiblesse. Mais, poursuivit-elle en souriant, je ne m'apperçois pas que je suis aussi extravagante que toi, de répondre sérieusement à ta folle imagination. Virginie ne voulut pas insister davantage sur cette matiere, crainte de jeter quelque soupçon dans l'ame de Dorothée, ses cruels sentimens la firent trembler; c'est pourquoi après avoir couché sa Maîtresse, elle courut avertir Silmandre de tout ce qui venoit de se passer.

Il jugea comme elle, qu'il n'y avoit rien à esperer par la douceur, & qu'il falloit une scene éclatante pour contraindre Dorothée à faire son devoir.

Dès le lendemain matin, il alla chés son frere, & l'instruisit de ce que Virginie avoit fait en sa faveur. Ils convinrent ensemble que puisque rien ne pouvoit flechir Dorothée, il falloit avoir recours à Alizart.

C'est pourquoi Dorasque partit sur le champ pour se rendre chés lui. Il demanda à lui parler en particulier, & après l'avoir prié de l'écouter sans témoins, il s'expliqua à peu près en ces termes.

La réputation d'honnête homme que vous vous êtes acquis dans monde, Seigneur Alizart, me fait espérer que vous ne la démentirez pas dans l'affaire dont j'ai à vous parler.

Vous êtes à la veille d'épouser Dorothée; ses grands biens pourroient éblouir une per-



personne qui seroit moins attachée à son honneur qu'à son intérêt. Je n'ai garde de vous soupçonner d'une pareille infamie. La pauvreté est honorable quand la vertu la protège: Mais les richesses sont méprisables, lorsque la lacheté les guident.

Ainsi, poursuivit-il, je ne fais aucune difficulté de m'expliquer plus clairement. Après ce petit préambule, Dorasque raconta tout de suite le stratagème dont son frere s'étoit servi pour avoir un libre accès chés la veuve, & l'effet naturel qui l'avoit suivi; vous voyés bien, Seigneur Alizart, poursuivit-il, qu'il est de conséquence pour Silmandre d'obtenir la place que l'on veut vous donner; & qu'il doit être important pour vous de ne point devenir pere de famille, avant d'avoit songé à meriter de l'être. Alizart fut si surpris d'un pareil discours, qu'il demeura quelques momens incertain s'il devoit y ajouter foi; mais la chose lui parut si vrai-semblable par la facilité qu'il y avoit à la verifier qu'il prit facilement son parti. Je vous avoué, Seigneur Cavalier, lui dit-il, que mon étonnement est sans exemple; mais enfin comme le caractère des femmes a de tout tems été indéfinissable, je ne fais nulle difficulté de vous croire; la seule grace que je vous demande est que je puisse entretenir Silmandre sur une chose aussi extraordinaire, apres quoi nous prendrons en semble les mesures convenables pour legitimer l'heritier présomptif de la

ver-



vertueuse Dorothée.

Je vois bien, mon cher Alizart, interrompit Dorasque, que vous ne pouvez vous empêcher de douter un peu de ce que je viens de vous dire; mais cela est si naturel, que je vous le pardonne de grand cœur; donnez-vous la peine de venir chez moi ce soir, & le muet que vous connoissez depuis long tems, vous confirmera les preuves autentiques qu'il a reçu de l'amour & de la continence de la prudente veuve. Après ce discours Dorasque instruisit Alizart de l'heure & du quartier où ils devoient se joindre. Ils se séparèrent enfin, le frere de Silmandre retourna dans son Auberge avec beaucoup d'esperance d'un dénouement avantageux à sa famille, & le pauvre Alizart demeura outré d'un juste dépit de se voir préférer à tant d'autres pour devenir la dupe de l'effronterie de Dorothée. Il attendit l'heure du rendés-vous avec impatience.

Enfin il se rendit chés Dorasque où Silmandre l'avoit prévenu. Ce fut là qu'il apprit de la bouche du muet même tout le détail d'une aventure dont il avoit été le heros. Il ne put s'empêcher de se plaindre de son sort, & de détester la perfidie de Dorothée. Mais enfin ses regrets ne l'empêchèrent pas de jurer à Silmandre qu'il le rendroit paisible possesseur d'un bien dont la recolte lui appartenoit legitimement.

Ils convinrent entre eux de tout ce qu'il falloit faire pour rendre cette histoire si publique;



blique, que la bonne Dorothée ne pût s'en dédire.

Silmandre promit au pauvre Alizart une amitié éternelle, & de partager une partie de la fortune qu'il alloit lui procurer. Enfin ils se firent réciproquement toutes les protestations qui se devoient faire en pareil cas entre honnêtes gens, & se sont bien tenus parole par la suite.

Cependant la veuve qui se sentoit pressée d'un fardeau dont elle vouloit faire honneur à son prétendu mari, pressoit la conclusion de ses nœces avec une ardeur inconcevable. Elle n'en avoit pas moins les mêmes empressements pour son cher Silmandre qui continuoit de jouer son rôle avec une naïveté qui auroit pû tromper toute la terre; Virginie le secondoit à merveille, aussi fut-elle bien récompensée.

Enfin Alizart & Dorothée ayant autant d'envie de terminer l'un que l'autre, les articles furent bientôt conclus; l'on prit jour pour la grande cérémonie, chacun étudioit son rôle avec ardeur, afin de la faire tourner à la honte de la veuve.

En effet, cette journée où cet événement devoit se développer aux yeux du public, arriva.

L'Eglise où devoit se passer cette scence étoit remplie d'un concours de peuple prodigieux, sans compter les parens & les amis des uns & des autres, qui environnoient les futurs époux. Le Curé fit la cérémonie

nie



nie avec beaucoup de devotion , après quoi il fit voir à toute l'assemblée son érudition par un discours étudié & fleuri , qui consistoit à prouver l'union qu'il falloit conserver dans le lien du mariage , il s'étendit beaucoup sur les graces dont le Seigneur combloit les heureux époux ; quand une douce intelligence les faisoit aspirer à la même volonté.

Enfin chacun convint que ce Sermon étoit paterique & véhément , Alizart & Dorothée l'écoutèrent avec beaucoup d'attention , ils paroissoient avoir une égale envie de suivre exactement ses préceptes.

Mais l'on connut bientôt que differens sentimens les agitoient tous deux. Le grave Pasteur ayant fini sa docte remontrance , s'approcha des mariés , & s'adressant à Alizart , il lui demanda s'il acceptoit pour légitime épouse la veuve Dorothée. Non , Monsieur , répondit-il le plus haut qu'il lui fut possible.

Ce n'est point ainsi qu'il faut répondre , interrompit le Curé , vous devés dire , Ouy.

Je le devrois dire en effet , lui repartit Alizart du même ton qu'il avoit commencé , si j'avois envie de le faire ; mais comme Dieu m'a garanti du danger qui menaçoit ma tête , je ne dois point prononcer ce mot que vous me demandez.

Eh que venez-vous donc faire ici , s'écria le Pasteur ? Prétendés-vous vous joier impunément d'un des plus auguste Sacrement.



mens. Je n'ai garde d'avoir cette pensée coupable, lui répondit Alizart; je ne parois ici que pour donner un legitime époux à Dorothée. Après ces mots il se tourna vers la nombreuse assemblée qui l'écoutoit, & qui déjà par son murmure témoignoit son mécontentement, y a-t-il quelqu'un d'entre vous, s'écria-t-il, qui voulût épouser cette illustre veuve aux conditions qu'elle prétend se donner à moi? C'est peu de m'offrir sa seule personne, elle veut y joindre encore le gage précieux qu'elle porte dans ses chastes flans. N'est-il pas juste poursuivit-il, que l'auteur de sa future génération joigne en votre presence les deux noms & de pere & d'époux. Venés, mon cher Silmandre, continua le genereux Alizart, venés reclamer un bien qu'on veut injustement vous enlever.

A peine eut-il fini ces mots que le muet fendant la presse, s'approcha de lui. Que ne vous dois-je pas, Seigneur Alizart, lui-dit-il, le plus haut qu'il lui fut possible, vous cherchez à me rendre heureux en voulant me joindre à ma chere Dorothée, & cherchant à me rendre possesseur du dépôt que je lui ai confié. C'est à regret, Madame, contintua-t-il, en s'adressant à la veuve, que je fais éclater ici une chose qui auroit dû être enveloppée sous un éternel silence; mais la dureté de vos sentimens m'y a forcé malgré moi; vous sçavés que Virginie a tout fait pour vous persuader de m'épou-

F

fer:



fer : elle vous a même fait entendre que le hazard pouvoit me rendre la parole ; mais loin de vous déterminer à mon avantage , vous m'avez menacé des plus facheuses extrémités.

Il est vrai , Madame , interrompit Virginie en s'avançant , que je n'ai rien oublié pour porter votre esprit à la conclusion d'un mariage qui ne pouvoit que vous faire honneur ; mais les violences où vous m'avez assuré que vous vous porteriez contre Silmandre, m'ont contrainte à trahir votre confiance. A peine put-on entendre la fin du discours de Virginie par le bruit confus qui se faisoit entendre de tous côtés. On étoit si émerveillé de la hardiesse de Dorothee , que personne ne pouvoit contenir la fureur que l'on avoit contre elle. Cependant cette pauvre veuve étoit dans un étonnement inconcevable ; elle ne savoit à quoi se déterminer , elle jugea bien qu'il n'y avoit pas moyen de désavouer un fait si authentique , l'accusation de Silmandre ne pouvoit pas être douteuse , puisqu'il sembloit n'avoir retrouvé l'usage de la langue , que pour la convaincre de son deshonneur , plusieurs résolutions violentes lui passèrent en même tems dans l'esprit. Elle fut tentée d'aller se jeter dans un Couvent pour le reste de sa vie , & de disposer de son bien en faveur des pauvres , on dit même qu'elle fut prête de laver de son propre sang la noirceur de sa réputation. Mais enfin , comme il est doux de vivre , quel-



quelque maheureux que l'on soit, & qu'elle avoit aimé Silmandre, elle prit un parti plus louable, & qui lui rendit une partie de l'honneur que son libertinage lui avoit ôté. Ainsi s'adressant aux spectateurs, elle avoïa publiquement sa faute, & elle demanda pardon à Alizart du tort qu'elle avoit voulu lui faire.

Après quoi s'étant tournée vers le Curé; poursuivés, Monsieur, lui dit-elle; votre auguste cérémonie ne fera que changer d'objet, & malgré la tromperie de Silmandre, je lui donne la main que j'avois destinée à Alizart.

Cette franchise de Dorothée fut généralement applaudie, le Pasteur à qui il n'importoit gueres à qui la veuve s'engageoit, pourvu que l'affaire se terminât, l'unit enfin pour toujours avec l'aimable Silmandre.

L'on m'a assuré qu'ils ont vécu plusieurs années dans une union parfaite. Dorothée cessa d'être hypocrite, & devint véritablement devote.

Dorastue eut de quoi relever sa famille par un mariage avantageux qu'il fit peu de tems après. Alizart trouva dans la bourse de Silmandre de quoi s'établir dignement. Pour Virginie elle eut une grosse pension tout le reste de sa vie, qui ne pût cependant la consoler de la perte de son muet.





L A  
S I M P A T H I E  
F O R C E' E,  
O U L E  
D O U B L E E C H A N G E.

**C**E n'est point toujours dans les personnes les plus élevées, ni dans le rang le plus sublime que les bizars effets de l'amour se manifestent le plus souvent. Ce petit Dieu étend son empire dans les endroits les plus reculés, comme dans les Cours les plus brillantes. Je sçai que le nom d'un Prince embélit une Histoire, & semble intéresser le Lecteur; bien souvent ce titre pompeux n'est pas suivi de toute la galanterie qui se trouve dans un simple particulier; ainsi je laisse aux Historiens le choix de leurs noms illustres.

Je ne prétends m'attacher qu'aux sentimens du cœur, & comme je suis persuadé qu'en



qu'en fait d'amour un Berger peut l'emporter sur le plus grand Roi, je ne fortirai pas des bords du Lignon pour prouver cette vérité.

Le Berger Polemas qui prétendoit descendre de l'aimable Céladon, sembloit l'imiter par son amour & par les agrémens de sa personne. Il aimoit depuis son enfance la charmante Cyparisse qui auroit pû passer pour la plus belle Bergere de toute la Forêt, si la jeune Lydippe n'en avoit partagé les cœurs & les suffrages. Ces deux aimables filles à force de charmes se faisoient une innocente guerre; dont les Bergers ressentioient les coups. Les Graces sembloient se partager entre elles. Si Venus prétendait tous ses apas à Cyparisse, les Amours voltigeoient sans cesse autour de Lydippe. Aussi, peu de cœurs pouvoient-ils résister à des yeux pour qui les plus brillantes Divinités faisoient éclater leurs charmes.

Mais si ces deux Bergeres faisoient les délices de tous les Hameaux d'alentour, les plus considerables de leurs amans méritoient aussi une attention particuliere. Polemas & Thamire étoient seuls dignes de leurs aimables Maîtresses, ils joignoient également tous deux aux agrémens du corps la délicatesse dans les sentimens; & la vivacité dans l'esprit. Aussi avoient-ils inspiré à leurs Bergeres autant de tendresse qu'ils ressentoient d'amour. Mais comme ils n'étoient pas d'un même Hameau, quoiqu'ils ne suf-



sent pas éloignés, ils n'étoient pas à portée de cultiver assez souvent cette douce amitié que la connoissance de leur mérite leur inspiroit également à tous deux. Polemas & Cyparisse étoient voisins & pouvoient chaque jour se donner de mutuelles preuves du tendre amour qu'ils avoient l'un pour l'autre: tandis que la belle Lydippe & le jeune Thamire dans une même habitation se pouvoient réciproquement jurer une ardeur éternelle. Mais leurs serment devinrent bientôt aussi fragiles que le Dieu qui les avoit fait naître.

Un jour que Cyparisse gardoit son troupeau sous un ombrage qui la garantissoit des ardeurs du Soleil, & que songeant à son aimable Berger, elle chantoit des paroles qu'il avoit faites pour elle. Un loup cruel sorti de la Forêt prochaine, vint se jeter avec fureur sur la brebis la plus chérie de la Bergerie.

Elle étoit aisée à distinguer par mille nœuds de rubans amaranthe dont elle étoit ornée. Aussi la belle Cyparisse oublia en sa faveur la timidité naturelle à son sexe, vola à son secours, & du fer de sa houlette prétendit la défendre. Mais l'animal furieux de l'ostacle qu'on vouloit apporter à son dessein, quitta sa proie & s'avança contre la Bergere. Ses yeux étincelans; sa gueule écumante, & son poil hérissé glacèrent Cyparisse d'un si juste effroi, que sans songer à se défendre elle-même, elle alloit  
su-



subir le sort affreux dont elle venoit de garantir sa brebis, si le hazard, ou plutôt l'Amour n'avoit conduit en ce lieu le Berger Thamire. Quelques affaires le demandoient au Hameau de la Bergere, qui l'avoient obligé de passer par cet endroit. Il n'eut pas plutôt apperçu l'extrême danger où se trouvoit Cyparisse, qu'il se lança au-devant de la dent meurtriere de ce barbare animal, & du fer de sa houlette, il lui fit une profonde blessure dans le flanc; mais malgré son adresse & sa force, il ne put se garantir des derniers efforts de ce loup cruel; il fut lui-même dangereusement blessé. Cependant il eut la gloire de voir expirer à ses yeux ce dangereux ennemi; après quoi se tournant vers Cyparisse, qui de crainte s'étoit laissée tomber sur l'herbe; belle Bergere, lui dit-il, je ne regrette pas le sang que ma victoire me coute, puisqu'il a servi à conserver le vôtre.

A peine Thamire put-il prononcer ce dernier mot: Une paleur mortelle lui couvrit le visage, il tomba sans sentiment auprès de Cyparisse. La Bergere un peu remise de sa frayeur mortelle, se leva précipitamment, la pitié, la reconnoissance, & peut être d'autres sentimens qu'elle ignoroit encore, lui firent employer ses belles mains pour étancher le sang du malheureux Thamire; elle déchira une partie de ses habits pour y mieux réussir. Enfin elle n'oublia rien pour le retirer d'un état, où sa genero-



fité l'avoit exposé. Cependant Polemas, qui ne pouvoit s'éloigner long-tems de Cyparisse, ayant aperçû son troupeau dans la plaine, y conduisit le sien au son de sa musette; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il eut reconnu sa Bergere appliquée au charitable soin qui l'occupoit. Un mouvement de jalousie dont le cœur humain ne peut se garantir, le fit trembler à cet aspect; mais il n'eut pas plutôt appris de la Bergere le funeste accident dont la valeur de Thamire venoit de la préserver, que bien loin de condamner les soins & les larmes de Cyparisse, il s'employa avec tant d'ardeur auprès du Berger, qu'il lui fit enfin reprendre l'usage des sens. Il alla chercher du secours à son Hameau, tandis que Cyparisse, du consentement même de son amant, demeura auprès de Thamire.

Quoi belle Bergere, lui dit foiblement cet aimable pasteur, vous répandés des pleurs? Seroit-il possible que l'état d'où vos soins généreux viennent de me tirer, pût arracher de vos beaux yeux de précieuses larmes qui ne doivent être destinées que pour les malheurs de Polemas? il faudroit être aussi barbare que le cruel animal dont votre valeur m'a sauvé, lui répondit la Bergere, pour n'être point sensible à l'état où je vous vois, l'amour ne banit point du cœur une juste reconnoissance, & comme en cette occasion vous avés fait pour moi tout ce que vous auriez pû faire pour Ly-

dip-



dippe. J'avouë que j'ai fait pour vous ce que j'aurois crû devoir faire pour Polemas (c'est ainsi que l'amour préparoit leurs cœurs à recevoir les impressions qu'il prétendoit leur donner).

Cependant l'amant de Cyparisse revint avec plusieurs Bergers. Ils avoient construit une espece de brancart sur lequel ils portèrent Thamire dans la cabanne de Polemas, il y fut traité avec un soin extrême, & l'on jugea facilement que sa blessure, quoique dangereuse, n'auroit point de suite funeste.

Le bruit de cette aventure fut bien-tôt repandu dans toute la contrée. Mais si tout le monde en fut étonné, la belle Lydippe faillit à en perdre la vie. Le danger où se trouvoit son cher Thamire, la reduisit dans un état que le tendre amour seul peut inspirer.

Elle seroit partie sur le champ pour se rendre au Hameau qui renfermoit pour lors ce qu'elle avoit de plus cher au monde; mais ses forces ne répondant point à son impatience par le faiblessement que cette nouvelle lui avoit causée; elle fut contrainte d'attendre deux jours à pouvoir se satisfaire. Ceux qui ont aimé bien tendrement peuvent imaginer quel étoit le désespoir de cette belle Bergere, il n'en fut jamais de plus vif. Mais l'amour qui sans doute conduisoit les événemens de cette Histoire, permit qu'un des amans de Lydippe qui se



nommoit Casir, outré de fureur des tendres sentimens de sa Bergere pour son rival, & du mépris qu'elle lui témoignoit, résolut de se rendre par la force possesseur de ses charmes, & de la conduire dans quelque province éloignée, où sa soumission & son amour pussent enfin lui faire oublier le trop heureux Thamire.

Il fit confidence de son projet à l'un de ses amis, qui non seulement l'approuva, mais se résolut encore de le seconder & de le suivre. Ils épièrent donc avec grand soin le jour & l'heure que la belle Lydippe avoit choisi pour aller au Hameau de Cyparisse, & allèrent attendre dans un petit bocage où cette Bergere devoit passer.

En effet l'impatiente Lydippe plus guidée par l'amour que conduite par la raison, partit seule de sa cabane. Jamais voyage ne parut si long; la cruelle incertitude qui l'agitoit, sembloit lui prêter des ailes, & quoi qu'elle marchât presque à perdre la respiration, elle s'accusoit de foiblesse & de negligence.

Enfin elle se trouva bien-tôt dans l'endroit où le brutal Casir avoit résolu d'exécuter son injuste dessein. Il s'étoit précautionné de deux bons chevaux, & s'avancant vers elle; belle Bergere, lui dit-il, c'est à regret que j'exécute les ordres de l'amour; mais ce Dieu beaucoup plus fort que ma raison, m'ordonne de vous ravir à mon heureux rival; venés Lydippe, continua-



tinua-t-il en la prenant par le bras , suivés un amant qui vous adore & ne me contraignés point d'employer la force quand rien ne peut vous en défendre.

Quoi, traître Calir, interrompit l'infortunée Lidippe, tu prétends me faire une injuste violence? Crois-tu pouvoir profiter de ta lâche trahison, les hommes & les Dieux s'armeront pour ma défense; vos cris irritent plus mon amour que ma colere, repartit Calir, en la saisissant avec violence avec l'aide de son ami: les discours de la raison sont superflus lorsque l'amour les fait taire.

A ces mots, il alloit sans doute executer son dessein, si le Berger Polemas ne fût arrivé dans ce lieu solitaire; un mouvement secret dont il ignoroit la cause, inspiroit depuis quelques jours à ce Berger une langueur dont il ne pouvoit se rendre le maître, une inquiétude inconnüe lui faisoit chercher la solitude. (Helas! auroit il pû s'imaginer que le tendre amour eût pû l'agitter pour une autre que pour Cyparisse? Cependant c'étoit le commencement de sa victoire. Polemas étoit donc sorti d'assez bonne heure de sa cabane, après s'être informé de l'état de Thamire, il avoit pris le chemin du bocage où devoit passer Lydippe, comme le plus convenable à son humeur solitaire. Mais à peine y fut-il entré, que les cris réitérés de la Bergere le reveillèrent comme d'un profond sommeil.



Il courut avec précipitation vers elle. Son cœur la reconnut plutôt que ses yeux. Une agitation inconcevable le saisit à la vûe de la violence qu'on lui faisoit.

Injuste Casir, s'écria-t-il en avançant à lui, respecte la belle Lydippe, ou je sçaurai te punir de ta temeraire entreprise: Est-ce par une barbare violence que l'on doit chercher à se faire aimer? C'est en vain que tu voudrois remettre la raison dans mon ame, interrompit l'impetueux Casir, laisses-moi achever un dessein que l'amour autorise, ou, si ton malheur te force à t'y opposer, ta mort sçaura bien-tôt m'en assurer le succès; je ne sçaurois mieux employer ma vie, interrompit Polemas, que pour la défense de cette belle Bergere; ainsi puisque tu ne veux écouter qu'un aveugle emportement: Voyons si ton courage répondra à ta temerité.

A ces mots ce genereux Berger s'élança contre Casir, qui le reçût avec d'autant plus de temerité que son lâche ami s'unit à lui pour l'accabler; mais Polemas, dont l'adresse & la force étoit extrême, se menageoit avec tant de prudence, que l'effort de ces deux ennemis devenoit inutile, quoiqu'ils fussent armés chacun d'une épée, & que le Berger n'eut que sa houlette. Enfin Polemas s'ennuyant de l'incertitude de ce combat, s'élança avec tant de violence sur Casir, qu'il lui plongea le fer de sa houlette dans le cœur, après quoi se tournant

vers



vers le second, il alloit sans doute lui faire subir le même sort, si ce lâche ennemi n'avoit cherché dans la fuite, le moyen de s'en garantir. Cette victoire qu'une secrète Divinité partageoit avec le Berger; eut pour témoins les yeux de la belle Lydippe; elle étoit si éperdue d'un événement si peu ordinaire parmi les tranquilles Bergers, qu'elle n'avoit pas eu la force de fuir; que fçait-on même si l'amour n'avoit pas contribué à redoubler sa crainte.

Quoiqu'il en soit, Polemas n'ayant plus d'ennemis à combattre, s'aprocha de la Bergere, charmante Lydippe, lui dit-il, que ne dois-je pas à mon heureux destin; je vous ai garanti d'une injuste violence, & la défense d'une si belle cause vient d'obliger les Dieux d'animer mon bras contre le temeraire Casir.

Genereux Polemas, interrompit l'aimable Lydippe, je dois tout à votre courage, vous m'avez délivrée d'un sort plus cruel que la mort même; mais si quelque chose a pu contribuer à redoubler votre valeur naturelle, c'est sans doute l'envie de rendre à Thamire le service qu'il vous avoit rendu en la personne de Cyparisse.

Injuste Bergere, s'écria Polemas, je n'ai pensé qu'à vous seule en cette occasion, & quoique Thamire m'ait sauvé la vie en la prolongeant à Cyparisse, je vous jure que la reconnoissance ne m'a point porté à vous secourir; votre merite & votre beau-

té



te ont-ils besoin d'aide pour porter tout le monde à s'intéresser pour vous? & n'est-ce pas obliger les Dieux que chercher à défendre leur plus parfait ouvrage? Ce n'est pas d'aujourd'hui, Polemas, interrompit en souriant la Bergere, que je sçai que vous joignées à la valeur d'un heros la galanterie la plus aimable. La nature favorable vous a donné la premiere de ces qualités, & la belle Cyparisse vous inspire la seconde; mais si vous avés prodigué l'une pour moi, conservés l'autre à votre aimable Bergere. Allons, poursuivit Lydippe, publiez par tout votre générosité & ma reconnaissance.

En achevant ces mots, cette aimable couple que l'amour vouloit unir de ses noeuds les plus charmants, prit le chemin du Hameau de Polemas. La mort de Casir & la valeur du Berger y fut bien-tôt déclarée, la conformité de cet événement avec celui de Cyparisse étonna tout le monde; mais rien ne fut si tendre que les remerciemens de Thamire; ces deux charmans Bergers qui s'étoient reciproquement sauvé tout ce qu'ils avoient de plus précieux au monde, se firent des caresses si tendres; qu'elles suffisoient seules pour exprimer leur amour, tandis que Cyparisse & Lydippe se juroient en s'embrassant une amitié éternelle.

Cependant la blessure de Thamire n'étant pas dangereuse, il fut bientôt en état de



de se lever, & d'aller remercier Lydippe qui logeoit dans la cabanne de Cyparisse de la grande inquietude que son mal lui avoit causé, leurs discours furent tendres, ils furent passionnés; mais il étoit aisé d'y remarquer de part & d'autre une certaine contrainte, dont l'amour s'applaudissoit en secret. Il avoit résolu d'effacer de leur cœur la constante passion que lui-même avoit formée. (Peut on se défendre des efforts de ce Dieu, s'il peut faire aimer les plus indifférens, il peut faire changer les plus fideles.) Aussi triompha-t-il de ces Bergers, comme il triompha de l'univers. Cyparisse & Polemas de leur côté se jurèrent une égale tendresse. Leur bouche en conservoit l'habitude tandis que leur cœur sembloit la perdre. Ils paroissoient également inquiets; Thamire & Lydippe manquoient à leurs plaisirs. Aussi cherchoient ils tous quatre à se rejoindre avec un empressement dont l'amitié étoit le prétexte & l'amour la véritable cause.

Cependant la Fête de Pan arriva; tous les Bergers des Hameaux circonvoisins s'assemblèrent pour la célébrer par mille innocens plaisirs consacrez à ce Dieu. Thamire & Polemas s'y distinguèrent & partagèrent entr'eux les prix destinés aux vainqueurs.

Enfin la nuit étant venuë, un Bal rustique devoit couronner les jeux de cette aimable journée.

C'étoit



C'étoit dans un petit bocage qu'aux sons de plusieurs musettes & à la lueur de plusieurs lampes attachées aux arbres l'on devoit par d'aimables dances champêtres terminer de si doux plaisirs. En effet rien ne fut si charmant, Cyparisse & Lydippe y firent briller leur légèreté & leur bonne grace; mais l'amour qui ne vouloit point laisser passer cette occasion sans y mêler ses charmes, inspira à ces deux bergeres le dessein de se déguiser comme plusieurs autres, qui ornoient le Bal.

Elle sortirent donc insensiblement de l'assemblée, & changèrent mutuellement d'habits. Elles étoient de même taille, & parurent également bien faites sous de nouveaux vêtements. Lydippe se para de plusieurs nœuds de rubans amaranthe, qui étoit la couleur de Cyparisse, & cette Bergere prit à son tour le gris de lin que Lydippe cherissoit avec ardeur.

Après cette précaution nécessaire pour n'être pas reconnues, elles remirent leurs masques & rentrèrent dans le Bal.

Cependant Polemas & Thamire qui ne pouvoient vivre un moment sans voir ce qu'ils adoroient, les cherchoient avec empressement. Ils ne les eurent pas plutôt remarqués, qu'ils allèrent se mettre à leurs pieds. S'ils avoient osé suivre leur inclination, peut-être ne se seroient-ils pas trompé, comme ils firent.

Thamire croyant parler à Lydippe,  
s'a-



s'adressa à Cyparisse, & Polimas abusé par les rubans amaranthes, se mit aux genoux de Lydippe.

Qu'un moment de votre absence me cause d'inquietude, belle Bergere, lui dit-il; je crains toujours que quelques nouveaux malheurs ne m'enlevent le seul bien où ma vie est attachée. Un mouvement secret fit rougir Lydippe de la tendresse de ce discours.

Il me semble, Polimas, lui dit-elle, que l'obligeante protestation que vous me faites en ce moment n'a point trop de rapport à la riedeur que vous me témoignez depuis quelque tems.

Ah! charmante Cyparisse, interrompit le Berger, que me reprochés-vous? Je vous ai toujours aimé avec la même ardeur; mais je vous avouë que je ressens en cet heureux instant tout ce que l'amour a de plus vif; il sembleroit que tous mes sentimens passés n'eussent été que frivoles en comparaison de ceux que vous m'inspirés aujourd'hui. Oüi, belle Bergere, continua-t-il en lui baisant la main, je vous adore, & la mort seule effacera de mon cœur une passion aussi tendre, & des transports aussi vifs. La Bergere Cyparisse doit répondre à des discours si passionnés, interrompit la Bergere; avec un dépit dont elle ne fut pas maîtresse; mais Lydippe ne doit plus écouter ce qui ne peut s'adresser à elle.

G

En



En achevant ces mots, elle se fit connoître à Polimas. L'embarras du Berger fut extrême; il fut tenté de confirmer à Lydippe tout ce qu'il croyoit avoir dit à Cyparisse; mais il se retint encore. Cruelle Bergere, lui dit-il en la regardant avec des yeux passionnés, pourquoi m'avez-vous trompé? ou pourquoi cessés-vous de le faire? Lydippe alloit répondre, & peut-être que la suite de cette conversation auroit enfin découvert les sentimens de leurs cœurs: mais on vint la prendre pour danser.

Cependant Thamire avoit eu le même sort auprès de Cyparisse. Le Berger avoit senti comme Polimas son ardeur augmenter. Il l'avoit exprimé par tout ce que l'amour peut inspirer à l'esprit. Aussi la Bergere s'étant repentie de s'être attirée des transports qu'elle n'auroit peut-être souhaitée que pour elle, s'étoit enfin fait connoître pour Cyparisse & s'étoit éloignée de Thamire.

Le Berger chercha Polimas, & lui raconta ce qui venoit de lui arriver; leur confiance devint mutuelle par le rapport de leur aventure; mais pour se venger de cette innocente tromperie, ils résolurent sur le champ de leur rendre la pareille; c'est pourquoi s'étant éloignés un moment, ils changèrent de vêtemens, & rentrèrent masqués dans le Bal. Pendant ce tems-là les deux Bergeres s'étoient racontées l'effet que leur déguisement avoit produit. Cependant  
par



par un mouvement égal, elles cherchoient à se cacher une partie des transports qu'elles avoient remarquées.

Mais enfin elles craignirent que Polimas & Thamire ne fussent fâchés de cette legere raillerie. Elles résolurent donc de les appaiser: C'est pourquoi elles les cherchèrent à leur tour, & n'eurent pas de peine à les rencontrer. La belle Lydippe s'approcha de Polimas qu'elle prit pour Thamire, & se mettant auprès de lui. He bien, mon Berger, lui dit-elle, m'avez-vous pardonné un déguisement qui vous a fait confondre Cyparisse & Lydippe. 1

Ah Thamire, poursuivit-elle, si vous m'aimiés avec autant d'amour que vous en ressentiés autrefois, votre cœur auroit-il pû se méprendre, & malgré l'obscurité qui me déroboit à vos yeux cette vive sympathie qui vous a toujours attachée à moi, n'auroit-elle pas dû vous dérober à la fausse apparence?

Aimable Lydippe, lui répondit Polimas en déguisant sa voix, cessez de m'accuser d'une erreur qui a dû vous faire connoître l'excès de mon amour, vous avés pu savoir par le rapport de votre charmante compagne la vivacité de mes protestations & l'excès de mes transports. Mais ma Bergere qui m'auroit fait soupçonner la petite tromperie que vous m'avez faite, & croyés-vous qu'il soit facile de démêler Cyparisse & Lydippe.

Allés, trop foible amant, interrompit



précipitamment la Bergere, vous ne sçavés point aimer. Le cœur doit toujours s'expliquer en faveur de la personne aimée. Croyés-vous, par exemple que je pûs facilement me méprendre entre Polimas & Thamire; un certain je ne sçai quoi m'entraîneroit vers vous, & je sens bien qu'à vous seul est attaché tout le bonheur de ma vie.

Ah! c'en est trop, s'écria Polimas, en ôtant son masque, la fortune & l'amour me défendent des esperances aussi flateuses. Ces paroles s'adressent à l'heureux Thamire, & l'infortuné Polimas doit éviter de les entendre.

Pendant ce discours la belle Lydippe étoit restée immobile; elle étoit incertaine de sçavoir, si elle devoit se plaindre d'une méprise qui expliquoit à Polimas une partie de ses sentimens, ou si elle devoit se louer du hazard qui secondoit les mouvemens de son cœur. Elle prit enfin le parti de quitter le Berger, sans lui répondre, & d'aller chercher Cyparisse plutôt par une idée de curiosité que de jalousie. Elle ne douta pas qu'elle n'eût eu avec Thamire une conversation presque égale à la sienne.

En effet; Cyparisse avoit tenu au Berger qu'elle croyoit Polimas, des discours si passionnés, qu'enfin Thamire avoit été contraint de se faire connoître.

Que ne donnerois-je pas, belle Bergere, lui avoit-il dit, emporté par la passion, pour  
m'at-



m'attirer des protestations aussi tendres ? Il s'étoit éloigné d'elle à ces mots, & la Bergere surprise, & peut être touchée, cherchoit également Lydippe.

Ces deux aimables filles se rendirent compte de leurs méprises ; & se retirèrent enfin dans leur cabanne avec une inquiétude & une agitation dont elles commençoient à reconnoître la cause.

Polimas & Thamire de leur côté se sentoient malgré eux tristes & rêveurs : l'image de Lydippe agitoit Polimas & celle de Cyparisse paroissoit sans cesse aux yeux de Thamire.

Enfin ils se mirent au lit sans se communiquer leurs secretes pensées. Mais l'agitation continuelle qu'ils se donnèrent pendant la nuit, leur fit comprendre que de secrets mouvemens interrompoient leur repos.

Qu'avés-vous, mon cher Polimas, lui dit enfin Thamire ? quelle malheur peut troubler la tranquillité de votre vie & la douceur de votre sommeil ?

Ha mon cher Thamire, interrompit le Berger, pourquoi avés-vous prevenu la même question que je voulois vous faire. Aimé de la belle Lydippe, que peut-il manquer à votre félicité ? Cependant vous me paroissés agité.

Ah Thamire connoissés mieux le prix de votre bonheur ; un doux hymen va couronner votre amour ; vous allés vous lier avec



vosre Bergere par les plus douces chaînes , & lorsque tout semble conspirer à la brillante fortune qui vous attend , vous vous livrés sans raison à la plus facheuse inquietude.

Mon cher Polimas , interrompit Thamire en soupirant , ne cherchez point à pénétrer dans mon ame , j'ignore moi-même ce qui s'y passe ; mais ce bonheur si charmant que vous croyés qui va m'unir à Lydippe , va pour jamais vous attacher à Cyparisse. D'où vient que votre cœur soupire encore , & semble souhaiter quelque chose de plus ? Ne doit-il pas être satisfait d'une félicité que les Dieux-mêmes pourroient envier ?

Je vois bien , s'écria Polimas , que nos tourmens sont d'une nature à n'oser nous les communiquer : gardons de part & d'autre notre étrange secret , & laissons à l'amour & à la fortune le soin de le cacher ; s'il doit être malheureux ; ou de le faire éclater , si les Divinités le favorisent. C'est ainsi que les deux Bergers , sans se déclarer tout-à-fait , se faisoient reciproquement entendre leurs secretes ardeurs , tandis que les deux Bergeres s'efforçoient à se cacher les mouvemens divers qui troubloient leurs ames. Cependant l'amour qui vouloit entièrement dévoiler leurs yeux , faisoit renaître des plaisirs champêtres , où ce Dieu présidoit souverainement : s'il animoit les regards de Lydippe pour porter d'inevitables coups à Polimas , il se plaçoit lui-même dans les yeux



yeux de Cyparisse pour triompher de Thamire, & par une juste égalité, il prêtoit à ces deux Bergers les plus redoutables charmes pour inspirer ce qu'il leur inspiroit.

Enfin ces quatre amans commencèrent à ne plus douter de leur défaite; l'inquietude qu'ils ressentoient lorsqu'un moment d'absence venoit troubler leur plaisir, la joye de se revoir, & plus que tout cela, l'embarras de leurs discours témoignoient assez que leur amour, pour avoir changé d'objet, n'avoit rien perdu de sa premiere vivacité. Thamire & Lydippe avoient oublié leur cabanne, leur troupeau leur étoit devenu indifférent; ils avoient confié ce soin à d'autres Bergers: ils n'étoient plus capables que de chercher en tous lieux Cyparisse & Polimas, l'on commençoit même à soupçonner une partie de la vérité.

Les Bergers clair-voyans s'apperçurent bientôt que quelques motifs plus vifs que l'amitié avoient fait naître une union si parfaite, les parens des Bergeres s'en plainquirent aigrement, & leur ordonnèrent enfin de suivre leur premier choix, ou de se déterminer au second.

Polimas & Thamire étans informés de ces discours, résolurent de les faire cesser, & sans en rien communiquer à leurs Maîtresses, ils résolurent de se rendre tous deux à un petit Temple dédié à Apollon, où sa réponse décideroit souverainement de leurs destinées. Ils se jurèrent mutuellement que



quelque arrêt qui leur fût prononcé; ils s'y soumettoient sans murmure.

L'on me dira, peut-être, qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre guères amoureux, de ne point s'en rapporter à leur propre cœur. Je crois qu'on peut répondre que l'amour qui les guidoit, leur donnoit l'assurance d'une réponse favorable à leur tendresse. Quoiqu'il en soit, ils partirent tous deux un matin, & après avoir traversé le Lignon, avec une barque de pêcheur, ils se rendirent dans ce petit Temple rustique, où apres avoir devotement supplié la Divinité de leur être favorable; ils s'adresserent au Druide, qui après plusieurs conjurations, leur fit cette réponse de la part d'Apollon.

## O R A C L E.

*Si vous voulés que vos flames sincères,  
Vous conduisent jusqu'au tombeau  
Joignés vos cœurs aux premières Ber-  
geres,  
Que vous pourrès sauver de l'eau.*

Cette réponse étonna nos Bergers sans les satisfaire, ils sortirent de ce lieu respectable pour s'entretenir de ce bizarre oracle. Quelle apparence, disoit Polimas en reprenant le chemin de sa cabanne, que nous puissions garantir nos Bergeres de ce nouveau



veau danger. Et qu'elles funestes loix; si  
quelqu'autre reçoit ce service de nous. En  
ce cas-là, interrompit brusquement Tha-  
mire, je démentirai non seulement la ré-  
ponse d'Apollon; mais encore tous les ora-  
cles de l'univers. Si je ne puis m'unir à  
l'objet que j'adore, je renonce pour toute  
ma vie aux biens de la fortune & aux fa-  
veurs de l'amour, comme Thamire ache-  
voit ces derniers mots, il se trouva si près  
du Lignon, que Polimas n'y pût répon-  
dre, ils jetterent en même tems la vûe sur  
cette riviere pour y découvrir quelque ba-  
teau qui pût les porter à l'autre rive. Mais  
quel fut leur étonnement, quand ils envi-  
rent venir un droit à eux, où un seul hom-  
me conduisoit deux Bergeres qu'ils n'eurent  
pas le tems de reconnoître par le meilleur  
qui leur arriva; un tronc d'arbre que les  
vagues cachoient fit tourner si promptement  
la barque qu'il y avoit toute apparence que  
les malheureuses Bergeres feroient submer-  
gées en peu de tems, si le secours de Po-  
limas & de Thamire n'avoit détourné cet  
horrible accident. Ces genereux Bergers  
s'élancèrent dans les flots avec un courage  
intrepide, & nagerent avec tant de force  
qu'ils se saisirent en peu de tems chacun  
d'une de ces Bergeres; après quoi regagnant  
le bord avec la même vigueur, ils arrive-  
rent tous deux sur la rive, chargés d'un  
trésor dont ils ignoroient encore le prix.  
En effet, quel fut leur transport, quand  
Tha-



Thamire eut reconnu l'aimable Cyparisse, pour celle qu'il venoit de garantir d'une mort évidente, & que Polimas eut rencontré dans la charmante Lydippe celle qu'il venoit de sauver à la fureur d'un élément perfide. Ces deux amans s'employèrent avec tant de soin auprès de leurs Bergeres, qu'il les firent enfin revenir de l'évanouissement que la frayeur leur avoit causé. Jugés de leur surprise & de leur joye de se trouver encore redevables de leur vie à ceux pour qui elles les auroient volontiers sacrifiées.

Les Bergers leur racontèrent ce qui venoit de leur arriver au Temple d'Apollon, & ne doutant point que l'amour n'autorisât un si charmant échange, ils se jettèrent aux pieds de celles qu'ils adoroient, & leur firent des protestations si tendres, que les deux Bergeres vaincues par leurs propres inclinations avouèrent enfin leur combat & leur défaite. Elles leur dirent que l'envie de sçavoir la réponse d'Apollon sur leurs destinées, les avoit obligées comme eux de venir à son Temple; mais qu'il étoit inutile de rachever leur voyage, puisque l'amour leur en évitoit la peine. Je n'aurois pas si-tôt fini, si je voulois m'étendre sur les discours passionnés qu'ils se tinrent. Ils retournèrent au Hameau & divulgèrent bientôt cette nouvelle marque de sympathie qui fut confirmée par le Batelier qui s'étoit sauvé à la nage. Ce fut alors que per-



personne ne put blâmer le double échange qui se propoſa. L'Oracle d'Apollon étoit ſi ſignificatif, que tous les Bergers ſ'emprefèrent à venir être les témoins du double mariage qui ſe fit peu de tems après. Jamais l'amour n'avoit uni de ſi tendres amans, & jamais l'hymen n'avoit joints de ſi heureux époux. Ils vécurent long-tems dans cette douce intelligence; Polimas & Thamire furent unis juſqu'à la mort, tandis que Cypariſſe & Lydippe gouterent le plaſir d'une amitié tendre & d'une eſtime parfaite.

F I N.







AL: 154760

g

ULB Halle

006 906 648

3



De 4363



Le  
de  
le m  
le  
orig



Montesquieu, Charles Louis de  
Secondat de:

L E

TEMPLE

D E

G N I D E.

LE MUET BABILLARD.

E T

LA SIMPATHIE FORCÉE.

